

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

N°

THÈSE 41

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

MARCELLE MUTRICY-GASCUEL

née le 10 Décembre 1910, à Tanger (Maroc)

ANCIENNE EXTERNE DES HOPITAUX DE PARIS

DESGENETTES

MÉDECIN DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTÉ
ET DE LA GRANDE ARMÉE

1762 - 1837

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, PROFESSEUR

ALENÇON

IMPRIMERIE ALENÇONNAISE
PLACE POULET-MALASSIS

1939

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

MARCELLE MUTRICY-GASCUEL

née le 10 Décembre 1910, à Tanger (Maroc)

ANCIENNE EXTERNE DES HOPITAUX DE PARIS

DESGENETTES

MÉDECIN DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

ET DE LA GRANDE ARMÉE

1762 - 1837

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, PROFESSEUR

ALENÇON

IMPRIMERIE ALENÇONNAISE

PLACE POULET-MALASSIS

1939

Le Doyen. TIFFENEAU

I. — PROFESSEURS

	MM
Anatomie	ROUVIÈRE
Physiologie.	LÉON BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	ROBERT DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale.	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	PIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	CHIRAY.
Clinique médicale	{ LOEPER.
	{ CARNOT.
	{ CLERC.
	{ MARCEL LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	{ CUNÉO.
Clinique chirurgicale.	{ GOSSET.
	{ GRÉGOIRE.
	{ LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
	{ COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	{ JEANNIN.
	{ LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.	PIERRE DUVAL.
Clinique propédeutique	M. VILLARET.
Clinique de la tuberculose.	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	CLOVIS VINCENT.
Assistance médico-sociale	N...
	{ HAZARD.
	{ HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	{ MULON.
	{ SANNIÉ.
	{ OLIVIER.
	{ VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE, Pathologie chirurgicale.
 BARIÉTY, Pathologie médicale.
 BÉNARD (HENRI), Pathologie médicale.
 BERNARD (ÉTIENNE), Pathologie médicale.
 BESANÇON (JUSTIN), Hydrologie.
 BOULIN, Pathologie médicale
 BULLIARD, Histologie.
 CATHALA, Pathologie médicale.
 CHEVALIER, Pathologie médicale.
 COSTE, Pathologie médicale.
 DOGNON, Physique.
 FEY, Urologie.
 FUNCK, Pathologie chirurgicale.
 GALLIARD, Parasitologie.
 GASTINEL, Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES, Pathologie chirurgicale.
 GAYET, Physiologie.
 DE GENNES, Pathologie médicale.
 GIROUD, Histologie.
 HAGUENAU, Pathologie médicale.
 HALPHEN, Oto-rhino-laryngologie.
 HUGUENIN, Anatomie pathologique.
 JOANNON, Hygiène.

MM.

LACOMME, Obstétrique.
 LANTUÉJOU, Obstétrique.
 LAROCHE (GUY), Pathologie médicale.
 LAVIER, Parasitologie.
 LELONG, Pathologie médicale.
 LEMAIRE, Pathologie expérimentale.
 LEVEUF, Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LÉVY, Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI, Neurologie et Psychiatrie.
 MÈNÉGAUX, Pathologie chirurgicale.
 MOLLIARET, Pathologie médicale.
 MOREAU, Pathologie médicale.
 MOULONGUET, Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN, Pathologie médicale.
 PETIT-DUTAILLIS, Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIÈVRE, Médecine légale.
 PORTES, Obstétrique.
 RENARD, Ophtalmologie.
 RICHET, Physiologie.
 SÈNÈQUE, Pathologie chirurgicale.
 TURPIN, Pathologie médicale.
 VIGNES, Obstétrique.
 WILMOTH, Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVE, Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET, Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT, Physiologie.
 GUÉNIOT, Obstétrique.
 HEITZ-BOYER, Pathologie chirurgicale.

MM.

LARDENNOIS, Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER, Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE, Parasitologie.
 SCHWARTZ, Pathologie chirurgicale.
 VAUDESCAL, Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.

ALAJOUANINE
 AUBERTIN
 BRULÉ
 CHABROL
 DONZELOT
 DUVOIR
 LIAN
 PASTEUR VALLERY-RADOT
 SÉZARY

Clinique médicale.

MM.

BASSET
 BROCC
 CADENAT
 GATELIER
 MOURE
 QUENU
 VELTER

Clinique chirurgicale.

MM.

ECALLE
 METZGER

Clinique obstétricale

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé Éducation Physique.
 LEDOUX-LEBARD Radiologie Clinique.
 RUPPE Stomatologie.
 WEILL-HALLÉ Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON MAÎTRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR

LAIGNEL-LAVASTINE

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX



« Je ne donnerai à personne pour lui complaire un remède mortel, ni un conseil qui l'induisse à sa perte. Mais je conserverai purs et ma vie et mon art. »

(Serment d'Hippocrate.)

Administration
de
la Guerre.

Service
de
Santé
n. 1.

à Paris le 15 juin 1809

M. Desgenettes, Inspecteur Général
des. de Santé, Premier Médecin de l'armée
(1) et son Excellence Monsieur le
Gouverneur de Paris,

Général,

À cinq cent liues de ma famille, au port-
de l'événement et de la souffrance, le plus grand des
malheurs vient m'arriver, j'ai perdu une fille.

Compensez à l'enfant qui me reste votre
bonne assistance et votre protection.

Qu'une Destinée plus heureuse veuille sur-tout
ceux vous est chers !

j'ai le honneur de vous saluer avec un
tendre et respectueux attachement

M. Desgenettes

(S)

FAC-SIMILE D'UNE LETTRE DE DESGENETTES (Collection Tournotier).

DESGENETTES

INTRODUCTION

L'idée d'écrire cette biographie nous est venue aux fêtes du Centenaire de Desgenettes, à Alençon, sa ville natale. La Société Historique et Archéologique de l'Orne, gardienne fidèle et attentive du renom des gloires locales, avait eu l'initiative de cette manifestation et avait recueilli auprès des milieux officiels l'accueil le plus chaleureux. Une plaque commémorative fut apposée le 27 juin 1937 sur le pavillon militaire de l'hôpital d'Alençon et de nombreux discours furent prononcés : M. d'Ocagne vint apporter l'hommage de l'Académie des Sciences, le Dr Martel, celui de l'Académie de Médecine, le Dr Wiart, celui de l'Académie de Chirurgie ; le Médecin Général Paître prit la parole au nom du Service de Santé militaire, le Pr Laignel-Lavastine, au nom de la Faculté de Médecine de Paris et le Pr Forgue, au nom de la Faculté de Médecine de Montpellier ; des allocutions furent prononcées par le Dr Eltrich, représentant le syndicat des médecins de l'Orne ; par M. Chesneaux, Maire d'Alençon ; par M. Tournouër, Président de la Société Archéologique ; par le représentant de M. le Préfet de l'Orne.

Une exposition sur « Desgenettes et sa famille » avait réuni en l'Hôtel Libert des souvenirs multiples : tableaux, gravures, lettres, manuscrits et livres. Le catalogue, dû à M. Jouanne, archiviste départemental, et au Dr Guillot, donne une idée de la richesse et de l'intérêt de cette exposition qui connut le plus franc succès.

La grande mémoire de Desgenettes fut évoquée au cours de deux conférences tout à fait remarquables : l'une de

M. d'Ocagne, sur la « Jeunesse du Baron Desgenettes », l'autre du Pr Forgue, sur « les Pestiférés de Jaffa ».

Nous avons pensé que, de cette exceptionnelle réunion de documents, de souvenirs et de discours, nous pourrions tirer d'utiles et intéressants aperçus sur la vie de Desgenettes.

Nous ne prétendons pas faire une biographie originale ; elle existe depuis longtemps déjà et a même fait le sujet d'une thèse très documentée, soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1912. Bien des faits et gestes de Desgenettes font partie à ce point de l'Histoire et de la Légende que nous n'avons pu éviter des redites. Cependant, sa personnalité eut assez d'aspects multiples et divers pour que — grâce aux documents inédits que nous avons eu le loisir d'utiliser — nous ayons pu en présenter souvent des aspects qui avaient échappé à ses précédents biographes.

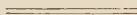
La plupart de ces documents inédits, nous les devons à l'extrême obligeance de M. Tournouër, Président de la Société Archéologique de l'Orne. Il a mis absolument à notre discrétion tous les trésors d'une documentation unique : la plupart des ouvrages de Desgenettes et surtout une collection magnifique de lettres écrites ou reçues par lui ; ces dernières signées des noms les plus représentatifs de l'Empire : Duroc, Daru, Dejean, Berthier et bien d'autres. C'est encore grâce à ses indications que nous avons pu retrouver à la Bibliothèque Nationale le troisième tome, manuscrit, des Mémoires de Desgenettes qui n'avait pas été utilisé par ses biographes. Nous prions M. Tournouër de vouloir bien nous excuser d'avoir gardé un peu longtemps ses précieux documents et de trouver ici l'expression de notre vive gratitude.

C'est pour nous un agréable devoir d'adresser nos remerciements et d'exprimer notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont encouragé, nous ont aidé de leurs conseils et ont mis si spontanément à notre disposition leurs documents se rapportant à Desgenettes.

Nous remercions tout particulièrement M. le Pr Laignel-Lavastine qui nous a fait l'honneur d'accepter la Présidence de notre thèse ; M. le Médecin Général Paître, qui nous a si aimablement permis l'accès de la bibliothèque et des

archives du Val-de-Grâce ; M. le Pr Forgue, dont les patientes recherches sur le sort des pestiférés de Jaffa nous ont été si profitables ; le Dr Bonnette, qui a bien voulu nous confier sa fervente apologie de Desgenettes.

Nous ne saurions oublier l'accueil si sympathique que nous avons trouvé auprès de la Société Archéologique et de tous ceux qui, en Alençon, s'intéressent à l'Histoire locale ; et nous prions en particulier M^{me} de Sainte-Preuve, M. Jouanne, M. Nicolle, le Dr Eltrich, le Dr Duhazé et le Dr Guillot de trouver ici l'expression de notre gratitude¹.



(1) Les figures 1 et 3 nous ont été obligeamment prêtées par les laboratoires Beytout auxquels nous sommes heureux d'exprimer toute notre gratitude.

CHAPITRE PREMIER

LA DOUCEUR DE VIVRE

René-Nicolas Dufriche des Genettes est né à Alençon, faubourg Saint-Blaise, le 23 mai 1762. Sa mère, née Françoise Duval-Bichon, originaire de Fougères, était de petite noblesse. « Il croyait tenir d'elle la roideur et l'opiniâtreté qui, avec la réserve normande, était le fond de son caractère et s'y conciliait avec la générosité la plus noble. » (Pariset.)

Son père, avocat au Parlement et régisseur du marquisat de Lonray, appartenait à une vieille famille bourgeoise très honorablement connue dans la région et qui comptait surtout des gens de robe : notaires et avocats. Les Dufriche avaient joint à leur nom patronymique celui d'un petit domaine situé à Essai, les Genettes, et c'est à cette terre que notre illustre médecin attachera le titre de Baron que devait lui décerner l'Empereur. Il signera alors René Dufriche, baron des Genettes ou encore, comme dans ses mémoires, R. D. G. Cependant, au début de la Révolution, il abandonnera la particule et signera Desgenettes en un seul mot. C'est cette orthographe qui a prévalu et avec laquelle, d'après M. d'Ocagne, figure son nom sur la liste générale des membres de l'Institut.

Le logis des Genettes, berceau de la famille Dufriche, est une maison que l'on peut voir encore à la sortie du bourg d'Essai, sur la route de Courtomer, et qui semblerait assez banale si elle ne permettait d'évoquer de célèbres personnalités. M. de La Sicotière en a pourtant fait une description très romantique. Il l'imagine conforme au rêve de Rousseau avec des contrevents verts et une couverture en tuile, si propre et si gaie. D'un côté, l'horizon « est très vaste et très beau : la butte historique de Boitron s'élève en regard de la maison avec le moulin à vent qui remplace le

château détruit ; et, dans le fond de la vallée, caché sous des saules et des peupliers, un petit ruisseau arrose de fraîches prairies ».

Ce ruisseau est un affluent de la Sarthe au nom charmant : la Vésonne. « Rien de plus calme, de plus champêtre, de plus normand que les Genettes. »

La terre des Genettes appartenait à la famille Dufriche depuis le 17 mai 1708, date à laquelle Charles Dufriche, notaire à Essai, avait acquis « de sieur et dame de Puisaye, nobles, la terre des Genettes et circonstances, ce qui lui avait permis de prendre ce titre de Sieur des Genettes. » (Nicole.)

L'un de ses fils, Nicolas Dufriche, né en 1690, — le grand-père de Desgenettes, — fut avocat au Bailliage et Siège présidial d'Alençon. « Il jouissait à juste titre, nous dit Desgenettes, d'une grande considération et passait pour l'un des plus savants et des plus éloquents jurisconsultes de la Normandie... il fut tout ce qu'il est permis d'être quand on n'a pas été à Paris. » Cet éminent avocat fut marié deux fois et eut 8 enfants : 5 du premier lit, dont le père de notre héros, Nicolas Dufriche, né à Sées en 1731 ; 3 du second, dont Charles Eléonor, dit de Valazé, oncle de Desgenettes. Valazé devait être député de l'Orne à la Convention, gironдин notoire et comme tel condamné à la guillotine à laquelle il ne devait échapper qu'en se transperçant le cœur devant ses juges.

Ces ascendances éclairent bien des points du caractère de Desgenettes qui semble réunir curieusement des allures et des goûts d'aristocrate à des qualités spécifiquement bourgeoises. On a dit qu'il avait hérité de sa mère, si fière de sa noblesse et de ses relations au couvent d'Ernée, le goût de la vie mondaine, l'application à développer ses relations et à les cultiver. Peut-être devait-il encore à ces ascendances aristocratiques, certaines allures insolentes, le goût de l'aventure et du risque qui lui fit faire devant Saint-Jean-d'Acre ce geste chevaleresque qui devait assurer sa gloire.

On a dit qu'il devait à ses ancêtres avocats sa parole facile et le goût des discours. On pourrait encore considérer comme bourgeoises, sa prudence, sa façon d'équilibrer son b 1

et les qualités d'administrateur qu'il devait manifester aux armées. Ces qualités devaient être si appréciées du général Bonaparte et de l'Empereur qu'elles le firent passer sur certaine indépendance de caractère et un manque notoire de dispositions à être un courtisan docile.

Enfin, s'il est vrai que le caractère des hommes semble façonné par la nature de la terre qui les a vu naître, on pourrait croire que Desgenettes a dû à ce pays l'équilibre de son caractère, son réalisme attentif aux leçons de l'expérience, cette prudence et ce flair qui lui permirent avec un père et des sœurs suspects de réaction, avec un oncle girondin voué à la guillotine, de traverser si opportunément les pires moments de la Terreur.

*
* * *

Dans ses mémoires, Desgenettes ne nous dit presque rien de son enfance passée à Alençon. Il devait habiter fort peu de temps la maison que son père fit construire au 37, rue des Grandes-Poteries, en 1775. Il avait une sœur aînée, Anne-Françoise, née en 1759. Il eut, en 1764, une deuxième sœur, Marie-Anne et enfin un frère, François-Nicolas, né en 1767. On peut imaginer une enfance heureuse dans le calme de la vie provinciale, choyé par sa mère « excellente dame et femme de mérite », qui devait avoir, non sans quelque fierté, reconnu précocement les qualités de ce fils.

Il fit ses premières études au Collège d'Alençon. Cet établissement fondé en 1623 et dans lequel on faisait avec les Jésuites de solides études — il avait compté Bourdaloue parmi ses professeurs — était tombé depuis « entre les mains de prêtres séculiers d'un savoir très borné ». Desgenettes devait se plaindre plus tard de l'insuffisance de ces premières études classiques, insuffisance qui n'avait pas échappé à sa famille, car, dès ses 16 ans, en 1778, elle l'envoie à Sainte-Barbe pour achever ses humanités.

Le récit de ces premières années à Paris constitue l'une des parties les plus vivantes et les mieux réussies des mémoires de Desgenettes. On est souvent charmé de la précision et de la fraîcheur de ces souvenirs rédigés à cinquante ans

de distance. On y trouve des portraits étonnamment réussis, tantôt de personnages antipathiques exécutés sans indulgence, tantôt de maîtres admirés dont la silhouette est évoquée avec une émotion perceptible.

Il suit avec les « barbistes » les cours du célèbre Collège du Plessis dont les professeurs avaient « beaucoup de mérite » et dont les élèves représentaient « l'élite de la noblesse, de la magistrature et de la finance ». Et Desgenettes cite, non sans quelque complaisance, parmi ces premières et brillantes relations : un prince de Rohan-Montbazon, Talmont prince de Tarente, les la Trémouille ses frères et bien d'autres illustres noms. Il trouve aussi à Sainte-Barbe des relations moins brillantes mais d'une utilité plus immédiate : ce sont deux répétiteurs originaires du pays d'Alençon, M. Ratier, de Damigny et M. Prudhomme, du faubourg Montsort. Ils durent éviter à leur jeune compatriote certains désagréments que risquait de lui attirer la démonstration précoce de son indépendance d'esprit.

Il y avait à Sainte-Barbe deux personnages d'importance dont Desgenettes nous a laissé un portrait fort savoureux. Le portier Joinville « était un petit maître d'environ 60 ans, étique, édenté et couperosé ; ses habits, excepté cependant la redingote du matin, étaient riches et élégants, et il ne sortait guère qu'en bourse et l'épée au côté » Les collégiens savaient profiter des longs moments que le portier consacrait à sa toilette et au « pansement régulier et matutinal de deux cautères aux jambes » pour faire jouer les cordons de la porte. Quant à M. Béka, maître barbier notoire, c'était « l'homme de Paris qui faisait le plus de tonsures et de barbes en Sorbonne. Causant avec esprit et discrétion, il était assez modeste pour avouer qu'il ne savait tout juste de géométrie que ce qu'il fallait pour son état ». Il y avait encore Antoine, gros et vigoureux Auvergnat, honoré du même prénom que le Supérieur et qui distribuait en sourdine des fruits et des friandises à ceux qui pouvaient les payer ; et aussi Faucher, un cantinier champenois qui vendait ostensiblement du vin et des cervelas, mais, en cachette, du ratafia.

Dès son arrivée à Sainte-Barbe, le jeune Desgenettes se fait remarquer. On trouve, en effet, dans sa malle un livre

défendu et quel livre ! Les « Lettres provinciales » de Pascal, alors que tous les ouvrages des Jansénistes, excepté les Racines grecques de Lancelot, étaient défendus. Le livre est confisqué et Desgenettes subit les premières remontrances, d'ailleurs très paternelles, du Supérieur, M. Baduel. Quelques mois plus tard, nouveau délit. On a trouvé dans son pupitre l'Épître d'Héloïse à Abélard, ce qui scandalise fort le bon M. Baduel : « une religieuse professe, dit-il, qui écrit à un homme des impuretés dégoûtantes à ce que l'on m'a dit, car je ne lis pas ces choses-là ». Le jeune Desgenettes défend d'ailleurs brillamment sa cause et pour permettre à son Supérieur de juger, récite de longs fragments. On devait encore lui confisquer des mélanges de littérature de M. d'Alembert et des mémoires sur la reine Christine de Suède.

La grande distraction de Sainte-Barbe était d'aller les jours de congé au Grand-Gentilly où la pension avait une agréable maison de campagne. « Le concierge et jardinier, Charpentier, entouré d'une blonde et jolie famille, tempérait à des prix modérés l'austérité du régime habituel de Sainte-Barbe : les haricots, les haricots et toujours les haricots, quelques lambeaux de vache et des dindes étiqués deux fois l'an. » A Gentilly, c'était l'abondance et le luxe : saucisses, boudin, cervelas, fromage de Brie. On permettait une bouteille de vin par table de quatre personnes mais, en s'y prenant bien, on pouvait obtenir du maître de conférences qu'il fermât les yeux et laisse apporter une seconde bouteille. Et la blonde famille du concierge complétait heureusement ce tableau galant et très xviii^e siècle : « l'ainée des Charpentier (Joséphine) ayant passé près de nous pour porter une salade à des pythagoriciens, nous retrouvâmes dans de frais souvenirs d'Ovide des madrigaux dont nous la saluâmes ».

Peu avant sa sortie de Sainte-Barbe, Desgenettes eut encore à comparaître devant le Conseil de Discipline. Les élèves ayant assisté devant le Collège du Plessis au passage de Louis XVI et de la Reine venus en grande pompe à Sainte-Geneviève rendre des actions de grâce pour la naissance du Dauphin, un maître des récréations accusa Desge-

nettes d'avoir mal parlé de leurs Majestés. Celui-ci demanda aussitôt à être confronté avec son accusateur et devant le Conseil des professeurs parvint à le confondre fort cruellement. C'est à la suite de cette justification que le Préfet des Humanités, M. Briquet, lui dit très solennellement en se couvrant le chef de son bonnet carré : « Avec une bonne direction vous pourrez ajouter à l'honneur de cette maison et avec une mauvaise en devenir la honte ou au moins le scandale. »

*
* *

A sa sortie de Sainte-Barbe, en 1780, Desgenettes, habillé de neuf, est présenté par sa mère « à ses anciennes compagnes et amies du couvent d'Ernée » : duchesse de Mazarin, comtesse de Froullay et M^{me} du Gage, alliée des Dufriche, qui vivait dans un galetas au Jardin du Roi, s'occupait de son herbier et « supportait alors avec résignation les affreuses douleurs d'un cancer du sein dont elle mourut ».

Il vient ensuite passer six semaines à Alençon et semble avoir le vif désir d'étonner ses compatriotes : « Je marchai lentement, dit-il, la tête un peu penchée en avant, comme si elle eût commencé à être courbée par l'étude ; je me servais d'une lorgnette, encore bien que je n'aie eu besoin de lunettes qu'à 65 ans passés. Je grasseyais aussi, mais avec vélocité pour ne pas prononcer comme mes compatriotes. »

De retour à Paris, il est placé sous la sauvegarde de M^{me} du Gage et entre à la pension Verdier. Il est présenté à M. de Buffon, alors dans toute sa gloire et est impressionné par sa belle stature, sa figure de lion au repos, le luxe de sa coiffure et de ses habits qui contrastaient avec une singulière bonhomie et un grand laisser-aller de langage. M. de Buffon lui conseille de choisir une profession scientifique et lui parle avec effusion des délices et des consolations que l'étude avait versées sur sa vie entière.

La maison d'éducation Verdier était située rue de Seine Saint-Victor, dans l'Hôtel de Magni, contigu au Jardin du Roi. M. Verdier, docteur en Médecine et avocat au Parlement, avait des conceptions pédagogiques très personnelles et qui

faisaient alors scandale, sauf auprès des encyclopédistes. Il prétendait agir sur l'intelligence de ses élèves en prenant soin de leur état physique, aussi étaient-ils bien nourris, vêtus et soignés. La devise, inscrite sur la porte de sa pension, était : « Mens sana in corpore sano ». Cette belle devise ne devait pas protéger M. Verdier des rigueurs de l'Université toute-puissante, indifférente aux bienfaits de la culture physique et d'autant plus sévère que le succès de M. Verdier était grand.

Desgenettes prend pension chez M. Verdier, mais ne suit pas les exercices littéraires de la maison. Il se rend assidûment aux cours du Collège de France où il suit les leçons de littérature latine et française qu'il ne devait pas cesser d'aimer. Il suit encore les cours d'éloquence latine de M. Bérjot, garde des manuscrits de la bibliothèque royale ; le cours de poésie de l'abbé Delille où l'on allait en foule ; les leçons de littérature française de l'abbé Aubert, excellent professeur, « toujours en guerre avec J.-J. Rousseau, quoiqu'il eût sûrement lu ses ouvrages avec plus d'attention et de fruit que le bréviaire ».

Toutes ces leçons suivies, nous dit-il, par goût et avec une sorte de passion ne manquèrent pas de combler les lacunes d'une « éducation de province très faible », si l'on en juge par l'élégance de son style, la connaissance familière qu'il semble avoir des grands hommes de l'antiquité, enfin, par la fréquence des citations latines qui émaillent, et parfois alourdisent, ses mémoires.

Pressé par sa famille de choisir une profession, Desgenettes préfère à la carrière des armes et à l'administration l'art de guérir. Pour s'inscrire à la Faculté de Médecine, il fallait alors être pourvu du grade de maître ès arts (notre licence de lettres). Il subit avec succès les épreuves de cette maîtrise, l'une sur les humanités, l'autre sur la philosophie et reçoit son grade avec tout le cérémonial de l'époque : « Les examens finis, nous reçûmes à genoux et à Notre-Dame, la bénédiction du chancelier de l'Eglise de Paris, qui nous conféra le grade de maître ès arts au nom et par délégation du Saint-Siège. »

A l'époque, la Faculté de Médecine avait, paraît-il, perdu

beaucoup de son éclat et « ceux donc qui se destinaient à l'étude de la médecine allaient l'apprendre ailleurs que dans les écoles désertes de la Faculté ». (Il n'y a pas si longtemps que de mauvais esprits ne prétendaient pas autre chose !)

Trois enseignements se partageaient alors la faveur des étudiants : les écoles royales de chirurgie, le Jardin du Roi et le Jardin des apothicaires.

Les écoles royales de chirurgie où l'on enseignait l'anatomie, la physiologie, la pathologie, les opérations, compétaient d'illustres Maîtres, tels que Louis et Tenon. Elles donnaient, en outre, un enseignement pratique et avaient comme démonstrateurs, jeunes et pleins d'entrain, Chopart, Pelletan, Boyer. En plus de ces cours publics, il y avait encore des écoles particulières, dont deux, d'ailleurs rivales, éclipsaient les autres : celles de Desault et de Pelletan. « Rien de commun n'existait d'ailleurs entre ces deux professeurs si ce n'était un grand talent pour l'enseignement, avec des moyens totalement dissemblables. »

Desgenettes fut l'élève de Pelletan qui l'honora « d'une amitié qui n'a fini qu'avec sa vie », il devint même son pensionnaire et pendant dix-huit mois fut traité chez lui comme son fils. Il suivait ses cours et sa pratique tant à l'hospice de l'école que dans la ville et l'on peut imaginer tout le profit qu'un étudiant aussi curieux et appliqué que Desgenettes devait tirer de la fréquentation prolongée de ce célèbre chirurgien. La place de chirurgien major de l'Hôtel-Dieu étant devenue vacante, c'est Desgenettes qui va porter les lettres de candidature de M. Pelletan aux Maîtres de l'Académie de Chirurgie dont l'influence auprès du Roi était grande : de la Martinière, Louis et Sabatier. Ce fut d'ailleurs Desault qui eut la place, mais Desgenettes y gagna d'avoir été aimablement reçu par Louis qui l'engagea à revenir le voir. C'est ce qu'il fit souvent et il eut, nous dit-il, toujours à se louer de ses conseils et de ses encouragements.

Le Jardin du Roi avait pour grand administrateur M. de Buffon à qui, Louis XVI avait fait élever une statue de son vivant « et Buffon passa dix ans devant ce monument

de sa gloire ». La botanique y était enseignée par Lemonnier et de Jussieu ; l'anatomie, par Portal.

La troisième école fréquentée par les futurs médecins était le jardin des apothicaires : « on y professait l'histoire naturelle en y comprenant celle des plantes, ainsi que la chimie dans leurs rapports avec la médecine ». Cette belle institution était entretenue par les pharmaciens de Paris. Elle était fort combattue par l'Université et surtout par la Faculté de Médecine.

*
* *

Depuis qu'il avait eu le malheur de perdre sa mère en 1782, Desgenettes avait, dit-il, une maison où il pouvait trouver un crédit suffisant pour voyager. Avant de mourir, sa mère comptant sur sa bonne conduite, avait prié instamment son père de subvenir amplement aux dépenses de la terminaison de ses études médicales et de sa réception au doctorat.

En juillet 1784, il décide de partir pour l'Angleterre avec un autre Alençonnais, La Billardièrre, plus âgé que lui, déjà docteur en médecine et se destinant à l'étude des sciences naturelles. (Il devait s'illustrer par ses études d'histoire naturelle et ses voyages, en particulier son voyage à la recherche de La Pérouse.) Nos deux jeunes gens gagnent Rouen, puis Dieppe et s'embarquent pour une traversée mouvementée qui durera trente-six heures.

Dès leur arrivée à Londres, Desgenettes remet à leurs éminents destinataires les lettres de recommandation dont il avait eu soin de se munir. C'est ainsi qu'il est reçu avec empressement par Sir Joseph Banks, président de la Société royale des Sciences, célèbre voyageur qui faisait partie du premier voyage de Cook. Il remet au Dr Lettsom une lettre qu'il avait obtenue de Franklin grâce à son oncle Valazé. Il se présente encore à M. Romilly, savant jurisconsulte.

A une table d'hôte, il rencontre quelques compatriotes, dont M. et M^{me} Rolland avec lesquels il visite agréablement la ville et nous rapporte cette amusante définition des badauds : « Londres renfermait alors incomparablement plus

de badauds que Paris, s'il faut entendre par cette expression des niais qui s'amusent et s'étonnent de tout. » Il ne devait retrouver les Rolland que quelques années plus tard, au Ministère de l'Intérieur, « c'est-à-dire au pouvoir et lancés dans l'abîme du malheur ».

Très vite, Desgenettes s'établit dans une pension de famille où l'on ne parle qu'anglais et se sépare amicalement de La Billardière qui prend pension ailleurs. Il fait la connaissance de M. de Mirabeau auquel il trouve « une tête de Méduse » et va le saluer dans le bel appartement qu'il occupait sur la place Saint-James. Il rencontre chez lui un curieux maître d'armes, M. Réda, géant original dont l'accoutrement ne manquait pas de pittoresque : « toujours habillé en rouge... il avait alors, ce qui avait été un moment la mode à Paris, des boutons de la grosseur d'une assez forte montre et recouverts d'un verre bombé sous lequel se trouvaient des scarabées de diverses espèces. Ce cabinet ambulante d'entomologie réjouissait beaucoup les enfants qui suivaient M. Réda... ».

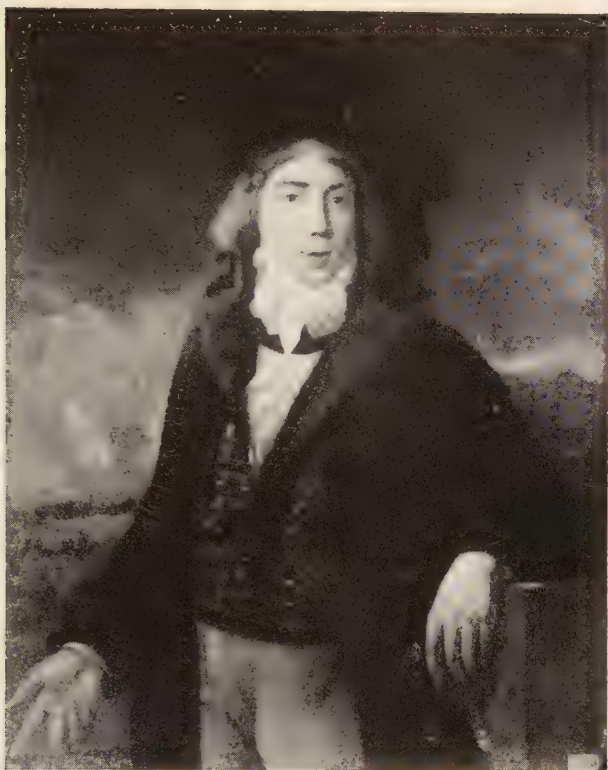
Desgenettes a même, en l'absence de Mirabeau, un charmant tête-à-tête avec M^{me} de Nérac, la belle maîtresse du tribun. Elle semble avoir produit une impression durable sur notre jeune et sans doute séduisant voyageur : « M^{me} de Nérac, recouverte d'un simple peignoir, était à sa toilette ; elle se leva, répondit à mes profondes salutations par une révérence pleine de grâces et le sourire d'une ineffable bonté. Dans cette attitude sa belle chevelure touchait presque à terre et eût pu envelopper tous ses charmes. Après quelques moments d'extase, je me retirai... » On lit encore dans une lettre écrite à son oncle Valazé, le 26 janvier 1785 (collection de M^{me} de Sainte-Preuve) : « Parmi les étrangers avec qui j'ai été lié M. le Comte de Mirabaud a été celui de tous que j'ai pendant un certain de temps le plus vu. Il avait eu assez de confiance en moi pour confier à mes soins la plus charmante femme qui lui servait d'épouse. »

Sur la vie orageuse de M. de Mirabeau, Desgenettes nous rapporte maint détail piquant. Il nous montre l'irascible tribun battant son valet avec une telle ardeur que le maître d'armes, M. Reda, est obligé d'intervenir, de l'enlacer

dans ses bras puissants et le soulever de terre comme Hercule se rendit maître d'Antée. Mais le Scapin battu ayant porté plainte, Desgenettes a la surprise de voir Mirabeau lui demander de bien vouloir témoigner de sa douceur habituelle. C'était bien mal connaître la franchise et la droiture de Desgenettes qui lui refuse tout net et se montre indigné que l'on ose lui proposer « le rôle de ces témoins que l'on prétend venir du Maine ». Mirabeau ne semble d'ailleurs pas lui tenir rigueur de ce refus et, invité de nouveau à dîner, Desgenettes peut continuer ses assiduités auprès de la belle M^{me} de Nérac, lui adresser « ses adorations et ses madrigaux », se dire le plus heureux des hommes s'il est assis auprès d'elle. Mais l'idylle devait être de courte durée. Peu après, Mirabeau, délivré de ses habituels soucis d'argent, s'installe dans de somptueux appartements, donne des audiences comme un ambassadeur ou un ministre et M^{me} de Nérac est trop entourée au gré de son jeune soupirant : « Elle avait dans une langoureuse représentation perdu de la simplicité qui formait l'un des charmes les plus attrayants de sa personne. Elle était entourée d'encens comme les immortels et au milieu de ses adorateurs je trouvai le Médecin le plus élégant de Londres et de la Cour, encore bien qu'il eût la cinquantaine... Tant est-il que je trouvai le temps de la retraite arrivé et je l'exécutai courageusement. » Ce ne fut d'ailleurs pas sans une certaine amertume, si l'on en juge par le portrait vengeur qu'il a laissé du rival, à la maigreur sentimentale empaquetée dans les plus riches fourrures du Nord, sans doute « quia frigus erat », petit maître achevé à qui ses confrères accordaient quelque talent comme praticien...

Mais nous ne pensons pas que le dépôt amoureux ait détourné Desgenettes de ses chères études. « Je continuai, dit-il, à suivre les hôpitaux et à visiter les bibliothèques et les collections les plus intéressantes. Je prenais partout des notes et faisais des extraits. »

Grâce au savant Cavendish, il peut assister à une fête magnifique chez la duchesse de Devonshire, où vint un moment le Prince de Galles. Grâce à M. Cruiskshank, « savant anatomiste et habile chirurgien », il a un accès permanent au muséum de Guillaume Hunter, consacré surtout à



DUFRICHE DESGENETTES.
Médecin en chef de l'Armée d'Italie.

Portrait attribué à Gros, appartenant au Musée Carnavalet.
 On lit, en bas et à droite, cette inscription : « Il étanche
 le sang consacré à la défense de la patrie.

l'anatomie et l'histoire naturelle et contenant en outre des squelettes et une collection de faits pathologiques bien préparés et bien conservés. Il connaît aussi J. Hunter, frère de Guillaume, grand chirurgien de l'hôpital Saint-Georges. Il fréquente le Dr Lettsom qui le fait recevoir membre de la Société de Médecine de Londres, titre qu'il devait prendre en attendant celui de docteur en médecine et qui en France et dans les pays étrangers lui fut à la fois utile et honorable. Il a encore l'occasion de visiter, avec le duc de Chaulnes, l'observatoire de Greenwich et de voir les instruments qui servirent aux découvertes de Herschell.

L'état de ses finances étant devenu précaire, Desgenettes, sans laisser paraître ses embarras d'argent, prend ses dispositions pour rentrer en France. Il fait quelques visites d'adieux, en particulier à son ami La Billardière qui, plus sage et plus économe, comptait rester encore six mois en Angleterre, puis s'embarque pour Calais.

Pendant ces quelques mois passés en Angleterre, Desgenettes, toujours appliqué, avait pu augmenter ses connaissances scientifiques et médicales par la fréquentation assidue des savants les plus notoires de Londres. Il avait aussi appris la langue et cette connaissance de l'anglais devait lui être des plus utiles. Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, il aura l'occasion d'entrer en rapport avec des officiers et des marins anglais. Nous le verrons soigner à Antibes des prisonniers anglais, traduire à Kléber bouleversé le récit des événements de brumaire dans un journal anglais, négocier avec le commandement de la flotte britannique l'évacuation des blessés et des malades de l'expédition d'Égypte après la capitulation du Caire.

*
* *

Le 1^{er} janvier 1785, Desgenettes débarquait à Calais. Quelques jours plus tard, il s'installait à Paris chez son grand ami, M. Roulland, originaire de Mortagne, et démonstrateur de physique expérimentale dans l'Université de Paris.

Toujours soucieux de développer ses relations et de

compléter ses connaissances médicales, il se met aussitôt à faire de nombreuses visites, s'acquitte des commissions dont l'avaient chargé les savants anglais et suit les cours à la mode.

Il va voir M. Franklin, toujours souffrant d'un calcul vésical et refusant la cystostomie comme M. d'Alembert et M. de Buffon. Le marquis de Condorcet, d'un abord froid et poli, lui parle longuement de médecine et des médecins dont il a fait l'éloge à l'Académie des sciences : de Jussieu, Haller, Lieutaud et bien d'autres. L'un d'eux, Moyse Charas, avait eu en Espagne des démêlés cocasses avec l'Inquisition. Qu'on en juge : « On croyait à Tolède et aux environs qu'un de leurs archevêques avait obtenu du ciel que les vipères n'auraient pas de venin dans un rayon de douze lieues autour de la ville. Charas prouva le contraire par des expériences, et fut, sous ce prétexte, traîné, à soixante et douze ans, dans les cachots de l'Inquisition pour avoir mal parlé des vipères. » Desgenettes fait part à M. de Condorcet de son vif désir d'embrasser la carrière de la médecine militaire et reçoit cette réponse prophétique : « Si vous persistez avec ferveur dans ce projet, et que les occasions se présentent, vous réussirez sûrement et vous pourrez acquérir mieux que la gloire des armes. » Prévisions excellentes puisque ne devaient manquer à Desgenettes, ni les occasions, ni la gloire.

Il ne peut voir M. Lavoisier, mais est reçu par M. Vieq d'Azir qu'il devait revoir souvent. Il retrouve son cher Maître Pelletan, chez lequel il était invité une fois pour toutes, quand bon lui semblait.

Il suit plusieurs cours et en particulier des leçons de chimie : celles de M. de Fourcroy, au jardin du Roi, et celles de M. Darcet au Collège de France. Installé rue de Seine, près de la Charité, il suit assidûment les visites de M. Des Bois de Rochefort et ne quitte presque pas M. Boyer, interne et professeur particulier d'anatomie, avec lequel il nouera les liens d'une amitié durable.

Il revoit également M. Verdier, dont la maison d'éducation venait d'être anéantie par l'expropriation de l'Hôtel de Magni obtenue par Buffon pour l'agrandissement du

jardin du Roi. Il a encore l'occasion d'être reçu par M. le duc de Montmorency, auquel son père l'avait chargé de présenter une demande. Le duc aurait gardé à dîner notre jeune médecin et lui aurait fait part de son pessimisme : « J'entrevois d'inévitables révolutions qui s'avancent à grands pas. Les philosophes nous les préparent de longue main. »

L'été venu, Desgenettes était allé se reposer aux eaux de Passy. Là, il fit la connaissance d'étrangers, dont un jeune Irlandais de son âge, avec lequel il forma le projet de faire le voyage d'Italie. Il en demandait aussitôt à son père l'autorisation et les moyens et recevait une réponse favorable, ainsi qu'une lettre de M. du Plessis d'Argentré, évêque de Sées et premier aumônier de Monsieur, frère du Roi, pour M. le comte de Vergennes, alors secrétaire d'État chargé du département des affaires étrangères.

On peut penser tout ce que la perspective d'un tel voyage devait avoir de merveilleux pour un esprit aussi passionné de culture classique. De fait, Desgenettes devait rester près de quatre ans en Italie, parcourant en tous sens cette terre bénie des humanistes, séjournant à plusieurs reprises dans ses villes principales, y multipliant ses relations dans les milieux les plus distingués. Ces années devaient avoir la plus heureuse influence sur l'épanouissement de sa personnalité, lui permettant de parfaire sa culture générale et de perfectionner son savoir professionnel au contact de savants éminents.

On peut seulement regretter que dans ses souvenirs la relation de ce voyage n'ait pas la même fraîcheur que le récit de ses années d'enfance et que ses impressions et émotions personnelles — qu'il serait cependant intéressant de connaître — soient si souvent noyées sous une avalanche de détails géographiques qui rappellent vraiment trop le guide de voyage. Sans doute, on trouve encore des descriptions réussies, des portraits très vivants, des jugements qui dénotent l'homme de goût. Mais trop souvent, c'est un itinéraire inutilement précis et fastidieux, ce sont pour chaque ville sa situation, son altitude, le nombre de ses habitants, la liste scrupuleuse de ses monuments et de ses œuvres d'art ; c'est pour chaque homme célèbre une notice biogra-

phique avec l'énumération de ses œuvres et titres scientifiques. C'est encore l'énumération complaisante des personnages importants et des grands noms rencontrés dans les ambassades et dont ce jeune étudiant de toute petite noblesse n'a pu approcher sans se défendre de céder à certain sentiment d'innocente vanité.

*
* *

Le 9 octobre 1785, Desgenettes est à Fontainebleau et sollicite de M. de Vergennes une audience qui lui est accordée pour le lendemain matin à 7 h. 30. Il reçoit trois lettres de recommandation, écrites par le Ministre lui-même : l'une adressée à M. le comte de Durfort, ministre près la Cour de Toscane ; une autre à S. E. M. le Cardinal de Bernis à Rome ; la dernière à M. le baron de Talleyrand, ambassadeur à Naples.

Desgenettes et son Irlandais partent aussitôt. Ils s'arrêtent à Sens, Auxerre et Mâcon, restent trois jours à Lyon, où ils achètent livres et cartes d'Italie, franchissent les Alpes au mont Cenis et atteignent Turin puis Milan, restant huit jours dans chacune de ces villes. Ils passent par Bergame, Brescia, Vérone, Padoue, Ferrare et Bologne puis s'arrêtent à Florence dont les trésors artistiques retiendront Desgenettes à plusieurs reprises. Le comte de Durfort réserve le meilleur accueil au porteur de la lettre du comte de Vergennes. Les deux voyageurs s'arrêtent encore à Sienne — où Desgenettes devait faire plusieurs séjours prolongés et bénéficier d'une active collaboration avec Mascagni —, puis atteignent Rome, terme de leur première randonnée et lieu de leur séparation. Rapidement, en effet, était apparue une incompatibilité d'humeur manifeste : Desgenettes, très consciencieux, étudie les monuments, fréquente les musées, fait des visites à d'éminentes personnalités scientifiques ; son compagnon semble avoir des goûts plus frivoles et des idées singulières sur l'utilisation des biens mis en commun. Incorrigible joueur, il perd les cartes et les guides achetés à Lyon. Il ira même jusqu'à perdre, puis heureusement regagner, « son uniforme de volontaire

irlandais, rouge et vert et relevé par deux belles épaulettes à grains d'épinard ». L'application de l'un semblant difficilement conciliable avec la dissipation de l'autre, le divorce eut lieu dès l'arrivée à Rome, chacun étant fatigué des remontrances ou des folies de l'autre. Ce fut d'ailleurs une séparation très amicale, Desgenettes ayant reçu en souvenir une belle épée échappée aux risques du jeu.

A Rome, le cardinal de Bernis le reçoit avec les marques de la plus grande bienveillance. L'ambassadeur de France était alors la plus éminente personnalité du corps diplomatique auprès du Saint-Siège, et, dans ses salons, Desgenettes eut la satisfaction d'assister à de brillantes réceptions et de rencontrer des voyageurs de marque : l'abbé de Bourbon, fils naturel de Louis XV, un prince de Ligne, les ducs de Chaulnes et de Choiseul. Au cours d'un dîner, dont était Desgenettes, il fut surtout question de l'affaire du collier qui soulevait une vive émotion et de la façon dont le Saint-Siège accueillerait l'arrestation du cardinal de Rohan.

Desgenettes, comme toujours, fait de nombreuses visites et noue de profitables relations. Il va voir le R. P. Jacquier, supérieur des Minimes, homme d'esprit et de science, avec lequel il visite une partie de Rome. Il est présenté à M. Salicetti, médecin du Pape et possesseur d'une des plus riches bibliothèques médicales du temps ; à Silhaud, médecin réputé et si fervent partisan de la saignée que ses confrères disaient de lui qu'il avait versé plus de sang romain qu'Annibal ; au chirurgien le plus en renom de Rome, Flajani, qui met à sa disposition les salles de dissection du grand hôpital du Saint-Esprit en lui disant : « Vous aurez, Monsieur, des cadavres à souhait, nos médecins ne vous en laisseront pas manquer. » Il fait aussi quelques démonstrations de splanchnologie qui sont, paraît-il, honorées d'une assistance de qualité.

« Tout rempli des souvenirs de l'antiquité », Desgenettes était allé dès les premiers jours visiter le Capitole. Il visite encore le Forum, le Colisée et tous les vestiges de la civilisation antique. Il fait aussi des excursions aux environs, à Tivoli, la villa Hadriana et autres lieux qui lui ont laissé une impression durable.

Après les fêtes de Pâques de 1786, il se met en route pour Naples par Velletri et les Marais Pontins. A Naples, il est aimablement reçu à l'Ambassade de France et invité à dîner par le baron de Talleyrand. Ce sont alors de somptueuses réceptions tantôt à l'ambassade, tantôt chez la duchesse de Mignano. Ce jeune Français de vingt-quatre ans, au physique agréable, à la conversation spirituelle, semble avoir bien du succès dans le rôle de chevalier servant. Il accompagne à la promenade et au spectacle la belle comtesse d'Altona et la séduisante marquise de Bevilacqua qui semblent apprécier les compliments du « signor Renato » et ses considérations sur les maîtresses des rois de France. Mais Desgenettes, habituellement si appliqué et si prévoyant, s'aperçoit bien vite que ses études médicales n'avancent guère et que ses finances s'épuisent. Il s'arrache à la vie frivole, au charme napolitain et retourne à Rome vivre plus économiquement. Il est même contraint de faire la route à pied, ce dont il se console en allant voir diverses curiosités dont la momie du connétable Charles de Bourbon, recouverte de son armure. Il recueille également des observations sur l'insalubrité des Marais Pontins et les épidémies qui les dévastent.

A Rome, il retourne avec plaisir aux réceptions de l'ambassade de France. Il est même admis, grâce au commandeur de Dolomieu, aux réceptions des ambassades d'Espagne, de Malte et de Venise. Ses relations avec le commandeur de Dolomieu eurent, nous dit Desgenettes, une grande influence sur le reste de sa vie. Le commandeur, de l'ordre de Malte, était un savant géologue, très cultivé et très original. Desgenettes fit avec lui plusieurs voyages, en particulier un voyage fort instructif dans les Etats de l'Eglise. Ils devaient quelques années plus tard faire partie l'un et l'autre de l'expédition d'Egypte.

Vers la mi-juillet, Desgenettes fuit la chaleur excessive de Rome et après un court voyage avec Dolomieu s'installe à Sienne. Il devait y passer effectivement une année. Il y noue avec Mascagni des relations amicales qui ne cesseront d'exister que par la mort de l'illustre anatomiste. Il collabore avec lui à ses recherches sur les lymphatiques.

Il est à Sienne au début de 1787 lorsque paraît l'ouvrage tant attendu de Mascagni sur les lymphatiques, monument d'érudition dont les auteurs modernes tiennent toujours compte. C'est à ce moment que l'Académie royale des sciences¹ fait à Desgenettes l'honneur de l'accueillir parmi ses membres. Mascagni fut certainement, avec Pelletan, le Maître le plus cher à Desgenettes et celui qui eut le plus d'influence sur sa formation scientifique. Rentré en France, il devait poursuivre ses études sur les vaisseaux lymphatiques et en faire le sujet de sa thèse.

Après de nouveaux séjours à Rome et à Florence, Desgenettes est encore à Sienne au début de 1789 lorsqu'il reçoit une lettre de son père l'engageant vivement à rentrer en France. Il quitta avec beaucoup de regrets cette ville où il comptait de nombreux amis qu'il ne devait plus revoir. Il passa encore quelques semaines à Florence, puis à Bologne et à Parme et vint à Gênes s'embarquer sur une felouque provençale pour Marseille, en mai 1789.

*
* *

« Peu de Français, sans doute, écrit M. d'Ocagne, auront fait, en plus du latin, une aussi large place dans leur formation intellectuelle, à la civilisation proprement italienne. Il n'a d'ailleurs pas eu et tant s'en faut à le regretter. Le ton sur lequel, en ses souvenirs, il parle de cette période de sa vie est là pour l'attester. » Desgenettes devait d'autant moins le regretter en écrivant ses mémoires au déclin de sa vie qu'après ce voyage il s'était trouvé plongé dans les remous et les tempêtes de la Révolution. La fin de ce voyage a dû marquer pour lui, comme pour tant d'autres, la fin d'une époque, d'une vie facile et insouciant, la fin d'une société aux mœurs raffinées et polies, de la douceur de vivre. En s'embarquant à Gênes, il vogue vers une vie rude souvent brutale, dangereuse, mais qui lui permettra de se couvrir de gloire.

Il est une autre réflexion qu'il convient de faire après

(1) De Sienne.

M. d'Ocagne : On peut être surpris de voir ce jeune homme de condition modeste admis avec une faveur marquée dans les cercles les plus distingués et les plus fermés de Rome, de Naples et de Florence ; recevant des plus hautes autorités médicales de l'Italie les démonstrations d'intérêt les plus empressées et les plus flatteuses : « Ce sont là d'éloquents témoignages propres à mettre en relief ses qualités de tenue et de sociabilité en même temps que d'intelligence et d'esprit. »

Cette aisance d'homme du monde qu'il avait acquise au contact de ces grands personnages, l'étendue de son savoir et de sa culture enrichie de tant de souvenirs artistiques et pittoresques devaient plus tard en imposer à ses collègues et aux chefs des armées républicaines et impériales dont la culture ne s'était pas étendue suivant le rythme de leur avancement.

CHAPITRE II

LA RÉVOLUTION

En mai 1789, Desgenettes débarquait à Marseille déjà en effervescence. Il est, nous dit-il, considéré comme suspect et sur le point d'être jeté dans la mer pour abrégé les informations.

Il gagne aussitôt Montpellier avec l'intention d'y prendre ses grades en Médecine. Il a naturellement de nombreuses lettres de recommandation et va se présenter à M. Broussonnet, professeur dont il connaît le fils ; au grand chimiste Chaptal, au célèbre botaniste Gouan, qui le reçoivent le mieux du monde.

Ses études antérieures, à Paris et en Italie, lui permettent de brûler les étapes. Dès le 6 juillet, il franchit le premier échelon avec une thèse très concise intitulée : « *Testamen physiologicum de vasis lymphaticis* » et qui est accueillie avec bienveillance. Ce sont ensuite les examens de licence, les leçons, les triduanes et le point rigoureux qui avait lieu à huis clos, en présence de tous les Professeurs rangés autour d'une table oblongue.

Dans ses mémoires, Desgenettes reproduit in extenso les actes latins qui lui furent délivrés après ces différents examens. Il critique le troisième acte du « Malade Imaginaire » qu'il considère comme une grosse farce et défend le latin de ces thèses qui était d'après lui très pur, à quelques expressions techniques près, et pas du tout macaronique comme celui de Molière. Il admet cependant que Molière pouvait aisément trouver matière à plaisanter dans les titres pompeux et les superlatifs qui abondent dans les lettres testimoniales ; la procession de la maison du lauréat à l'Université ; les violons de la ville jouant la marche des apothicaires ; la chaîne de cuivre et l'anneau de même

métal. Il regrette quand même ce cérémonial, alors que maintenant « on délivre dans nos facultés, dit-il, un diplôme de docteur, comme dans les bureaux de la police un passeport de voyageur ».

Vers la fin de l'automne, M. de Barthez, que l'on entourait d'honneurs et que l'on n'appelait que M. le Chancelier, est de retour à Montpellier et Desgenettes va aussitôt lui rendre visite. M. le Chancelier était un très grand seigneur, dont les armoiries représentaient un sphinx fixant le soleil avec cette devise : « Je ne m'étonne. » Il suivait avec irritation les premiers troubles de la Révolution et se montrait hostile aux « folies de l'Assemblée ». Séduit par les qualités de ce jeune étudiant, M. le Chancelier devait rendre cérémonieusement sa visite à Desgenettes et lui emprunter le grand ouvrage de Mascagni sur les lymphatiques.

Desgenettes poursuit ses études sur les vaisseaux lymphatiques. Il injecte les lymphatiques du foie, du mésentère et le canal thoracique. Il fait même des démonstrations du système absorbant de l'homme auxquelles assistent professeurs et étudiants de la Faculté. C'est à la fin d'une de ces séances que M. de Barthez lui dit : « Monsieur, vous nous avez ramené Vieussens et mieux. »

Mais Desgenettes, ne peut avec toute la tranquillité souhaitable se plonger dans ses dissections ni se livrer avec sa passion habituelle à l'inventaire des richesses artistiques de la région. Les temps sont de plus en plus troublés, les esprits s'échauffent, les discussions sont de plus en plus âpres entre étudiants et entre professeurs. Tout le monde commente les événements historiques qui se succèdent. La prise de la Bastille est fêtée par un Te Deum à la Cathédrale. Des clubs d'étudiants se constituent, des réunions s'organisent, des orateurs improvisés y prononcent des discours incendiaires. Desgenettes ne semble pas prendre une part active à cette agitation. Son éducation et ses goûts l'éloignent peut-être des idées nouvelles ; sa prudence, sa « réserve normande » l'incitent sans doute à ne pas se compromettre ; son bon sens enfin est certainement choqué des excès de l'esprit partisan. Un orateur à succès, Goguet, voulant un jour entraîner des étudiants excités à brûler

la citadelle, Desgenettes s'interpose, insiste sur l'intérêt stratégique de ce monument et réussit à détourner la fureur de la foule sur une porte de souterrain.

Après les décrets de 1790 sur l'aliénation des biens du clergé, sa constitution civile, l'abolition de la noblesse les passions s'exaspèrent et la population se trouve divisée en deux clans qui s'affrontent. Le clergé constitutionnel s'oppose au clergé réfractaire, soutenu par toutes les femmes du pays qui considèrent les prêtres assermentés comme des renégats. Comme garde national, Desgenettes participe à l'installation d'un prêtre assermenté à Lunel.

Vers la mi-septembre, Desgenettes, va passer quelques jours aux eaux de Balaruc, pour fuir « les agitations toujours croissantes de Montpellier ».

Après la séparation de l'Assemblée Constituante, le 30 septembre, commencent à Montpellier comme dans le reste de la France les brigues pour les élections. Desgenettes juge prudent de s'éloigner vers la fin d'octobre, pour se rendre à Paris en passant par Lyon et la Bourgogne.

*
* *

A Paris, il se fixe rue Mazarine, dans un hôtel garni tenu par une dame Bussièrès qui avait connu sa mère chez les Dames Bénédictines d'Ernée et lui promet qu'il serait ici comme chez lui. C'était une petite Champenoise toute ronde, bavarde sempiternelle, qui disait n'avoir que trente-cinq ans quoiqu'elle en eût au moins cinquante.

Il revoit M. Vicq d'Azir, qui installait alors au Louvre le secrétariat et les archives de la Société Royale de Médecine. Cet anatomiste passionné se livrait à l'étude de l'anatomie avec plus d'ardeur que jamais. Il fait avec Desgenettes des projets de travaux sur les lymphatiques que les événements de 1792 ne leur permirent pas de mener à bien. C'est sur son invitation que Desgenettes suit les travaux de la Société Royale de Médecine dont il est nommé, en mai 1792, membre correspondant.

Desgenettes nous raconte encore comment, s'étant présenté à une séance de l'Académie des Sciences comme membre

correspondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, il est reçu avec des honneurs qu'il semble goûter particulièrement. On le fait asseoir entre le duc de La Rochefoucauld et M. Darcet, directeur de l'Académie. « J'étais, dit-il, singulièrement flatté de cette distinction inattendue ; je pensais que si ma bonne mère eût pu deviner ce qui m'arrivait, elle eût éprouvé une grande joie, et que mon père se consolerait, en l'apprenant, de quelques dépenses extraordinaires. » Il fut d'ailleurs dégrisé dès la fin de la séance lorsqu'on lui précisa que ces honneurs s'adressaient à la Société des Sciences de Montpellier et qu'il pourrait à l'avenir assister aux autres séances... dans le public.

Desgenettes retrouve encore son maître et ami, M. Pelletan, alors enthousiaste des idées de la Révolution, puis M. Tenon et M. Louis, alors atteint d'hydrothorax, qui devait mourir peu après en mai 1792. Il revoit aussi M. de Dolomieu qui le fait recevoir chez M. de La Rochefoucauld où il rencontre plusieurs Académiciens. Il habite quelque temps chez un sien parent rue de Paradis, au Marais. Mais ayant conçu des inquiétudes sur la tranquillité de Paris, ils s'en vont l'un et l'autre à Rouen.

Ce voyage opportun devait éviter à Desgenettes les dangers de Paris au moment du 10 août et des massacres de septembre. Mais bientôt Rouen, cette bonne ville « où une grande partie de la vie se passe à table », était considérée comme un repaire d'aristocrates et voyait arriver un membre de la Commune de Paris chargé de la surveillance des nombreux suspects réfugiés à Rouen. Sa famille se croyant compromise décide de fuir et, en octobre 1792, Desgenettes revient à Paris.

Comme toujours, il refait des visites... Il revoit M. Verdier devenu officier municipal et chargé comme ses collègues de la surveillance de la famille royale au Temple. Il va voir son oncle Valazé, devenu député de l'Orne à la Convention, et dîne à plusieurs reprises chez lui, où il retrouve avec plaisir sa charmante cousine Aimée des Madeleine^s âgée de 19 ou 20 ans, modèle de douceur, d'esprit et de charme. Pour le conventionnel Valazé, la famille de Desgenettes est affreusement réactionnaire, et l'on raconte à table

diverses anecdotes : le père de Desgenettes, inquiet de son manque d'appétit, aurait dit à son médecin : « Au dégoût absolu que j'éprouve, il se joint une sensation d'amertume telle que c'est comme si j'avais du fiel ou la constitution dans la bouche. » La sœur aînée de Desgenettes est tout aussi irréductible ; elle réchauffe l'humeur chagrine de son père, va à la messe des réfractaires et par dérision porte une lévite aux trois couleurs ; sans la protection de son oncle Valazé, elle aurait été bel et bien fouettée un dimanche matin par les patriotes alençonnais.

Pendant ces dernières semaines de 1792, Valazé dépouille les innombrables documents qui lui ont été confiés pour faire à la Convention son rapport sur les crimes du ci-devant roi. Desgenettes raconte comment il fit disparaître une pièce très compromettante pour son cher maître Vicq d'Azir, s'étant aperçu qu'elle n'était ni cotée ni paraphée. C'est encore à ce moment qu'il voit arriver chez son oncle Valazé, après le dîner, une quinzaine de députés Girondins qui se concertent pour adopter une attitude commune à l'Assemblée. Ce sont ces conciliabules que les Montagnards devaient leur reprocher peu de temps après, y voyant la preuve d'un complot dirigé contre la Commune de Paris.

Desgenettes rencontre au début de 1793 une autre célébrité révolutionnaire, originaire d'Alençon, Hébert, le père Duchesne, qui insiste pour le recevoir chez lui. Desgenettes, après quelques hésitations, se décide à lui rendre visite et trouve chez lui sa femme, « la ci-devant sœur Goupille, qui, en attendant son mari, s'occupait des apprêts d'un dîner assez délicat, car le tribun aimait la bonne chère ». Desgenettes remarque chez eux une gravure des disciples d'Emmaüs, sous laquelle Hébert avait écrit cette légende ; « Le sans-culotte Jésus, soupant avec deux de ses disciples dans le château d'un ci-devant ». Hébert avait, paraît-il, une conversation agréable et s'exprimait en termes très corrects, ce qui étonne évidemment si l'on pense aux articles du père Duchesne.

Les difficultés du temps et le désir qu'il avait depuis longtemps d'embrasser la carrière de la Médecine Militaire déterminent Desgenettes à demander du service pour

l'armée d'Italie. Grâce à la recommandation de Thouret (son futur beau-frère), il est reçu par Biron, secrétaire du Conseil de santé de la guerre, qui l'engage à faire des visites et à adresser sa demande. Il est agréé et reçoit un « brevet de médecin ordinaire de l'armée d'Italie à la date du 21 février 1793, signé du Président Lebrun et contresigné par le ministre de la guerre Bournonville ». Son maître Vicq d'Azir, désabusé, suspect à tout le monde, le félicite et l'envie de trouver dans la carrière militaire un refuge en ces temps troublés.

* * *

Desgenettes quitte Paris le 16 mars 1793, et se dirige vers Nice par la route du Bourbonnais. Il descend le Rhône sur un coche d'eau jusqu'à Avignon, puis reprend la route par Aix, Fréjus, Cannes et Antibes. Il restera à l'armée d'Italie pendant près de trois ans, jusqu'en janvier 1796. Pendant ces trois années, l'armée d'Italie obtiendra bien quelques succès locaux, mais ne remportera aucune victoire retentissante. De nombreux généraux se succéderont à sa tête, plus ou moins suspects aux représentants en mission et frisant à chaque instant la disgrâce. Les fameux soldats en haillons devront attendre, pour se couvrir de gloire, le général Bonaparte en 1796. Desgenettes viendra justement de quitter l'armée d'Italie et ne participera pas à la prestigieuse campagne.

Cependant, ces années devaient avoir pour sa carrière une importance considérable. C'est en effet à l'armée d'Italie qu'il se familiarise avec les problèmes divers que posent au médecin l'hygiène et la conservation des effectifs d'une armée en campagne. De là datent ses premiers démêlés avec le commandement et les intendants qui manquent souvent de bienveillance et de compréhension à l'égard du corps médical. Desgenettes déploie déjà une activité fébrile, il fait prendre des mesures pour améliorer l'hygiène des troupes, il dénonce les abus et les insuffisances de certains services, il proteste contre la mauvaise répartition des hôpitaux d'évacuation et leur éloignement.

C'est enfin, dès son arrivée à l'armée d'Italie en mars 1793, que le hasard met Desgenettes en présence du futur maître de l'Europe, rencontre dont on devine l'exceptionnelle importance. Desgenettes nous a laissé de cette rencontre, dans une auberge de Fréjus, un récit d'une émouvante simplicité :

Toutes les auberges de la ville étaient encombrées de militaires de tous les grades et de toutes les armes, se rendant à l'armée d'Italie et revenant presque tous de l'infructueuse expédition de Sardaigne.

Assis à une table autour de laquelle soupèrent une trentaine d'officiers, je remarquai deux chefs de bataillon des milices corses, qui se traitaient de frères et qui m'adressèrent sur Paris plusieurs questions auxquelles je répondis avec empressement, pour lier conversation avec eux. L'intérêt toujours croissant que m'inspirèrent ces deux inconnus me fit désirer, avant de nous séparer, de savoir leurs noms. Un sous-officier qui les servait avec déférence et respect et auquel je m'adressai à cet effet me répondit : « Ils se nomment Bonaparte. Celui qui paraît le plus jeune est pourtant le plus vieux, c'est le Comte ou Joseph ; l'autre, le canonnier est un fier militaire ; s'il nous avait commandés, il y a quelques jours, nous ne serions pas ici, et la République tiendrait un bon morceau de plus du royaume des marmottes. Mais on se reverra, et vous entendrez parler un de ces matins du cadet des Bonaparte... »

A son arrivée à Nice, Desgenettes se présente à l'ordonnateur en chef de l'armée, M. Eyssautier, puis est envoyé à Grasse.

En juin, il est rappelé à Nice par le médecin en chef de l'armée d'Italie, M. Lorentz et il lui demande d'être envoyé aux avant-postes. Il revoit souvent et avec plaisir le capitaine d'artillerie Bonaparte. Il lui annonce son départ pour les avant-postes afin d'étudier l'armée sous le rapport de sa profession. Bonaparte approuve cette détermination et lui dit « qu'il recueillerait peut-être un jour les fruits de ce zèle qui m'animait et de cette expérience que je cherchais à acquérir ».

Desgenettes reste d'ailleurs peu de temps aux avant-postes, car le général en chef Brunet est suspendu de ses fonctions et remplacé par le général Dumerbion qui installe son quartier général à Nice. C'est alors le début de la

Terreur et la sécurité que l'on peut trouver aux armées est très relative. La Convention vient de mettre en état d'arrestation les députés Girondins et Desgenettes, neveu de Valazé, ne semble pas très rassuré. Il nous raconte la réflexion imprudente de la femme d'un représentant qu'il avait vue chez son oncle Valazé et qui à Nice, devant Barras, Freron et Robespierre le jeune, lui demande à brûle-pourpoint : « N'êtes-vous pas un peu Girondin ? » Desgenettes, avec à-propos, lui répond seulement : « Non, Madame, mais tout simplement médecin. » Il est cependant inquiet. « J'avais, dit-il, humilié l'amour-propre et par trop ravalé les ridicules prétentions de quelques Figaros, patriotes exclusifs et esculapes valets de proconsuls, pour ne pas appréhender les dénigrement. »

Après la prise de Toulon par les Anglais, le 25 août 1793, toute une partie de l'armée d'Italie est dirigée sur Toulon, sous les ordres du général Dugommier. Desgenettes reste à Nice et remplace le médecin-chef Lorentz parti pour Toulon. Voici donc Desgenettes faisant fonction de médecin-chef, cinq mois après son arrivée à l'armée d'Italie. On voit qu'il lui a suffi de peu de temps pour faire apprécier ses éminentes qualités. Il s'élève contre l'abus de certaines évacuations et réussit à faire approuver par les représentants diverses mesures dont l'application soulève certaines difficultés, les galleux et les vénériens refusant de céder la place aux fiévreux.

Après la reprise de Toulon, le 19 décembre, l'armée revient à Nice et Lorentz y trouve Desgenettes malade du typhus. Le médecin-chef ne semble pas goûter toutes les mesures prises par Desgenettes et se montre un peu jaloux de ses succès et de sa clientèle. Desgenettes reçoit alors l'ordre de se rendre à Antibes, comme médecin de l'hôpital.

C'était un poste de tout repos où il restera jusqu'en septembre 1794, c'est-à-dire pendant les mois terribles qui précèdent le 9 thermidor (27 juillet 1794), alors que la Terreur est « à son comble et à l'ordre du jour, au quartier général de l'armée d'Italie autant que dans la capitale de la France ».

De ce séjour à Antibes, il a gardé le souvenir ému d'un



Portrait de Desgenettes,
en tenue de Médecin en chef d'Armée, par Callet,
appartenant au Musée de Versailles (*photo Bulloz*).

premier dîner, ainsi annoncé par l'aubergiste : « Aujourd'hui, Monsieur, vous n'aurez que de la bourride, deux rougets, un canard aux olives et des viédases (aubergines avec des fines herbes et de l'huile de première qualité). » Honnête régime pour attendre la fin de la Terreur.

Desgenettes se plaint à nouveau de différents abus, de l'encombrement des hôpitaux, et réussit à faire camper les galeux sous la toile. Il s'efforce d'améliorer le sort des prisonniers de guerre : Piémontais et marins anglais, et leur fait donner de la paille alors qu'ils couchaient sur la terre, dans un souterrain humide.

En septembre 1794, il reçoit l'ordre de rejoindre le grand quartier général qui préparait une nouvelle offensive. A Nice, il rencontre le général Bonaparte, remis depuis peu en liberté, accompagné de son aide de camp Junot qui raconte à Desgenettes leur arrestation et leur détention au moment de la réaction thermidorienne.

Desgenettes rejoint le quartier général à Loano juste avant l'offensive. Le général en chef était le général Dumerbion, mais il était conseillé par le général Bonaparte qui ne le quittait pas et « fut l'âme de cette expédition, encore qu'il eût tout à fait l'air de servir comme un simple volontaire ».

Malgré un succès à Cairo, le 21 septembre, le général Dumerbion ne peut poursuivre plus loin les Autrichiens. Desgenettes a de nombreux malades, atteints surtout de dysenterie et de fièvres typhoïde. Il s'efforce d'y remédier par « les moyens simples et pourtant puissants de l'hygiène ». Il réussit à faire prendre diverses mesures grâce à la compréhension d'un ordonnateur de l'armée, Chauvet, avec lequel il noue des liens amicaux. En plus de ses occupations médicales, Desgenettes accepte à plusieurs reprises de défendre des soldats cités devant le Tribunal militaire.

En novembre 1794, Desgenettes tombe à nouveau malade et est soigné à Albenga, dans la maison de Masséna. A peine remis, il enfreint délibérément tous les préceptes de la diététique, au grand scandale de l'état-major, et rejoint Nice.

Peu de temps après, il se rend à Toulon où il arrive le 9 nivôse an III (29 décembre 1794). On y préparait une expédition dont on cachait soigneusement les objectifs.

L'armée navale devait être commandée par un représentant du peuple, Jean Bon Saint-André, et par le contre-amiral Martin. L'armée de terre devait avoir comme représentants Salicetti et Ritter. Le général Bonaparte devait commander l'artillerie.

Desgenettes concourt aux préparatifs et désigne des médecins pour les divers bâtiments. L'embarquement a lieu le 2 mars 1795, mais les bâtiments ne quittent pas Toulon et le 19 mars l'expédition est contremandée. On sut après que l'expédition devait tenter un débarquement dans le golfe de la Spézia pour tomber sur Livourne.

De nouveaux représentants arrivent à Toulon choisis en haine du terrorisme et Desgenettes, toujours prudent, se rendant compte que « l'exaspération toujours croissante des partis amassait des orages sur toutes les têtes », regrette le calme d'Antibes et réussit à s'y faire envoyer de nouveau. Il y arrive le 10 avril 1795, et y restera jusqu'en octobre. Il assiste de loin aux excès de la réaction, qui succèdent à ceux de la Terreur : dénonciations, arrestations se succèdent même dans l'armée.

Le général Bonaparte lui-même est en disgrâce (en attendant le 13 vendémiaire) et Chauvet, l'ami de Desgenettes, est lui aussi maltraité. Desgenettes, à Antibes, laisse passer l'orage mais ne manque pas de défendre ses intérêts. Nous en trouvons la preuve dans une de ses lettres adressée à Yvan, médecin à l'armée d'Italie, le 16 thermidor an III (3 août 1795), où nous relevons cette phrase : « Mon affaire à Paris n'a pas réussi ; mais je suis averti d'attendre et avec un peu de patience il se présentera bien quelqu'autre place que j'accepterai quand je saurai qu'on a dans ce pays au moins la demi-livre de pain par jour. » (Collection Tournouër).

Au début d'octobre, Desgenettes voit passer à Antibes le général Scherer, qui va prendre le commandement de l'armée d'Italie. Peu de jours après, Desgenettes reçoit l'ordre de rejoindre Albenga, le grand quartier général. Une nouvelle offensive se prépare. L'armée comprend trois divisions commandées par Masséna, Augereau et Serrurier. Elle compte environ 32.000 hommes « mal armés, mal nourris, mal vêtus », qui s'opposent à une armée austro-

sarde de 60.000 hommes bien approvisionnés et armés de canons. Malgré cette infériorité numérique, les Français emportent Loano et Savone, ce qui ouvre à l'armée de la République les portes du Milanais. L'ennemi est en fuite et le quartier général s'installe à Loano le 3 décembre, puis à Finale le 6. Desgenettes organise des hôpitaux dans des endroits divers et s'occupe des blessés et fiévreux autrichiens complètement abandonnés. C'est pendant cette offensive que Desgenettes reçoit sa nomination de Médecin du Val-de-Grâce, nomination due peut-être en partie aux excellentes relations qu'il avait gardées avec le général Bonaparte et l'ordonnateur Chauvet.

Après avoir sauvé la Convention le 13 vendémiaire (3 octobre), le général Bonaparte avait été nommé Général commandant l'armée de l'Intérieur et Chauvet était secrétaire général du Ministère de la Guerre. Dès la fin de vendémiaire (22 octobre), Chauvet avait écrit à Desgenettes qu'il serait bientôt appelé à Paris et nommé médecin de l'armée de l'Intérieur. De fait, nous avons trouvé dans la collection d'autographes de M. Tournouër une lettre du médecin-secrétaire du conseil de santé qui accompagnait la nomination. Desgenettes reçut à Albenga, le 17 novembre, cette lettre datée du 12 brumaire (3 novembre) :

CONSEIL
DE SANTÉ

ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LIBERTÉ

Paris le douze Brumaire an 4 de
la République française, une et indivisible

Le Médecin secrétaire du Conseil de Santé

*Au citoyen Desgenettes, Médecin de l'armée d'Italie
à l'hôpital Militaire, à Antibes.*

C'est avec une vraie satisfaction, mon cher Confrère, que je m'empresse de vous adresser la lettre de service qui vous appelle à l'hôpital Militaire du Val-de-Grâce à Paris, en qualité de médecin. Nous espérons que vous répondrez à la confiance du Conseil qui vous a présenté ; et je suis chargé de vous engager à vous rendre sans délai au poste qui vous est désigné. Vous ne devez pas douter du plaisir que j'aurai à vous embrasser et à vous renouveler de

vive voix les sentiments d'estime et d'attachement que je vous ai voués.

Vous pouvez prévenir de votre nomination le médecin en chef de l'armée d'Italie pour qu'il assure provisoirement votre service.

Salut et Fraternité.

Desgenettes donne connaissance de cet ordre à l'ordonnateur Aubernon, mais sa présence à l'armée étant jugée indispensable, le représentant aux armées, Ritter, arrête le 21 novembre : « Que le citoyen Desgenettes, médecin en chef de la division de droite de cette armée, y continuera ses fonctions et ne pourra la quitter qu'après l'expédition qui va avoir lieu ».

Desgenettes informe aussitôt le conseil de Santé de la décision du représentant Ritter, dans la lettre suivante.

(Cette lettre a été trouvée dans les archives du Ministère de la Guerre par le Dr Bonnette qui a bien voulu nous autoriser à la reproduire.)

CITOYENS,

Je viens de recevoir avec autant de plaisir que de reconnaissance aux avant-postes de l'armée votre lettre de service du 10 courant qui m'apprend ma nomination à la place de Médecin de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce à Paris.

Je serais parti de suite pour me rendre à ce poste sans les circonstances où se trouve la division importante dont le service m'a été confié.

Au moment où j'écris, les deux armées sont en présence et je reçois des représentants du peuple l'ordre exprès de ne pas désespérer sans leur autorisation.

Salut et Fraternité.

R. DESGENETTES.

Les opérations militaires s'étant ralenties en décembre, Desgenettes quitte les avant-postes et regagne Nice. Il prend congé du général Scherer et du représentant Ritter.

Il quitte Nice le 11 janvier 1796 et s'arrête à Antibes d'où il part le 14 (1).

*
* *

Desgenettes, accompagné de « son homme officieux », se dirige vers Paris. Il s'arrête à Cannes, Fréjus, Tourves, et au passage, tout comme pendant ses voyages en Angleterre et en Italie, il visite des monuments et note dans ses mémoires, avec la même complaisance, diverses inscriptions. Tels ces deux vers de Voltaire sous une statue de l'Amour, dans le beau parc de Tourves :

*Qui que tu sois, voilà ton maître
Il l'est, le fut, ou le doit être.*

Et encore ces vers du cardinal de Bernis gravés sur le piédestal d'une statue de femme nue :

*L'embarras de paraître nue
Fait l'attrait de la nudité.*

A la Galinière, on lui propose d'acheter sa jument et son mulet. Desgenettes, en bon normand, accepte, mais pose quelques conditions qui n'étaient pas superflues avec les assignats : « Je conclus le marché, dit-il, à deux conditions, savoir que la remise du cheval se ferait à Aix, et que le prix m'en serait remis en espèces d'or ; ce qui eut effectivement lieu. »

A Aix, Desgenettes, privé de sa monture, envoie ses gros bagages à Paris et continue sa route dans les pataches et les coches d'eau. A l'étape, il est logé militairement et pas toujours très confortablement. Ainsi, à Montélimart, le

(1) C'est ici que prend fin la partie imprimée des mémoires de Desgenettes, qui comprend deux volumes. Grâce aux indications de M. Tournouer, nous avons pu consulter à la Bibliothèque Nationale, à la Réserve des Imprimés, sous la cote Cn 27 5928, un troisième volume manuscrit concernant la suite des mémoires jusqu'à la fin de l'expédition d'Égypte. On trouve au début du manuscrit la note suivante : « Cette copie a été faite sur un exemplaire, provenant de la bibliothèque de M. le baron H. Larrey... et portant écrit de sa main la mention suivante : (cet exemplaire) avait été donné à mon père par son ami Desgenettes, son ancien collègue à l'armée d'Égypte. » Après la mort du baron Larrey, il est passé dans la bibliothèque de l'Institut.

marchand de dentelles désigné pour le loger lui ayant indiqué une soupente, son homme officieux scandalisé retourna à la municipalité pour demander son changement et expliqua qu'il ne s'agissait pas d'un musicien ou d'un tambour maître comme on l'avait cru, mais d'un médecin. Du coup, Desgenettes est logé chez le Président de Directoire du district.

A Lyon, il reçoit d'un chirurgien de l'Hôtel-Dieu « un accueil glacial mais poli, car sans cela il n'eût pas été lyonnais ».

Il poursuit ensuite son voyage seul et a comme compagnon de voyage un négociant qui emportait avec lui un sac de farine, « précaution utile, puisque dans la capitale on faisait, encore la queue chez le boulanger ».

Desgenettes arrive enfin à Paris et s'installe à nouveau au Marais, rue de Paradis, chez son parent M. de L...

Il va se présenter, sans empressement, au Conseil de Santé, « cohue semi-scientifique et administrative » qu'il accuse de lui témoigner fort peu de bienveillance.

Nommé médecin de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, il habite l'hôpital à partir d'avril 1796. C'est à ce moment que commence la célèbre campagne d'Italie du général Bonaparte. Celui-ci réclame Desgenettes comme médecin-chef, mais les Inspecteurs refusent et le maintiennent à Paris.

Beaucoup plus tard, Bonaparte devait lui dire : « Il fallait tout bonnement arriver à Milan et vous auriez vu que je faisais ce que je voulais dans mon armée. »

En juin 1796, Desgenettes est chargé du cours de physiologie et physique médicale du Val-de-Grâce, puis du cours d'hygiène militaire.

Malgré ces titres de médecin du Val-de-Grâce et de professeur, la situation de Desgenettes apparaît cependant bien précaire, tant est grande la désorganisation du service de santé et l'indifférence du gouvernement à l'égard des médecins de l'armée. Les Inspecteurs généraux s'appliquent à une réorganisation dont l'urgence ne leur échappe pas. Un médecin-chef du Val-de-Grâce adresse une protestation énergique au Conseil des Cinq-Cents, affirmant « que la résolution du 18 prairial qui abolissait l'assimilation aux grades militaires était injurieuse et que la réduction au

tiers de la solde fixée par la loi du 5 ventôse an II était une criante injustice ». Il réussit à obtenir gain de cause, et Desgenettes ajoute : « Il était temps et pour ne parler que de l'établissement auquel je me trouvais alors attaché, tout s'y désorganisait par une suite de la pénurie dans laquelle nous étions plongés. Huit francs par mois, qui n'étaient soldés qu'au bout de trois et souvent six mois, formaient la base du traitement de toutes les professions et de tout grade. Faut-il compter quelques aunes de mauvais drap, quelques distributions de riz et de bois ? » Cette situation misérable des médecins militaires apparaissait d'une injustice d'autant plus criante qu'elle contrastait avec la situation beaucoup plus favorable des autres officiers.

Desgenettes semble d'ailleurs accepter avec bonne humeur ces contingences et se laisse absorber par des préoccupations scientifiques. C'est le moment où renaissent à Paris plusieurs sociétés savantes, dissoutes par l'Assemblée Constituante. Le 22 mars 1796, renaît la Société de Santé, qui devint la Société de Médecine de Paris.

En même temps, de jeunes praticiens, pleins d'entrain, fondent une Société Médicale d'Emulation qui compte parmi ses membres, en même temps que Desgenettes, Bichat, Richerand, Dupuytren, Bretonneau... Cette Société avait des correspondants en France dont M. Barthez et des correspondants étrangers, dont : Bell, Hildebrand, Mascagni, Scarpa, Spallanzani.

Vers la fin de 1797, Desgenettes a encore d'autres préoccupations. Il a remarqué, chez son ami Thouret, sa belle-sœur M^{lle} Marie-Anne Colombier, et s'empresse de demander sa main. Voici, d'ailleurs, le récit savoureux qu'il a laissé de cette démarche auprès de M^{me} Colombier :

M^{me} Thouret devina mes sentiments pour sa sœur qui avait un an de moins, autant d'esprit et encore plus de beauté qu'elle. Afin d'abrégér ce qui est très étendu dans tous les romans et se ressemble beaucoup, je demandai la main de M^{lle} Colombier que j'avais pressentie et qui m'avait autorisé à la démarche que je fis solennellement auprès de sa mère. Celle-ci, femme de 35 ans, ce qui veut dire, à Paris, un peu plus ou moins de 50, spirituelle, coquette, égoïste, et d'une avarice sans exemple, me dit à peu près

ce qui suit : « D'après l'attachement et l'estime de M. Thouret, je ne puis qu'accueillir votre proposition ; mais encore faut-il que nous nous expliquions ; et d'abord ma fille n'a rien et n'aura rien de mon vivant. *R. D. G.* — Je n'en ai pas davantage, Madame, et je vis de mon traitement que j'ai l'espoir de voir augmenter ; quant à ce qui me revient de mon père, dont Dieu prolonge les jours ainsi que les vôtres, cela ne dépassera pas 50.000 francs. *M^{me} Colombier.* — Monsieur, je vais réfléchir à votre proposition et prendre des renseignements. Nous vous verrons quand bon vous semblera et tant que ma porte ne vous sera pas fermée, ayez une idée favorable de mes dispositions et de celles de ma fille.

La porte resta ouverte et je me mariaï le 2 pluviôse an VI (30 janvier 1798).

Le mariage devait avoir lieu à Saint-Benoît, ce qui plaisait à Desgenettes, car c'était l'église où ses parents s'étaient mariés, mais la cérémonie eut lieu à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Ses témoins étaient le Général de Division Pomereul et un collègue de Desgenettes au Val-de-Grâce, Chayron.

En allant demander au ministère de la guerre l'autorisation de se marier, Desgenettes avait reçu de Scherer des confidences assez curieuses, concernant le général Bonaparte, revenu à Paris en triomphateur après le traité de Campo-Formio signé le 17 octobre. « Vous voilà enfin, mon cher Desgenettes, aurait dit Scherer, arrivé où je vous avais prédit que en viendriez (sic), mais vous voilà lié à la fortune d'un diable de petit homme qui vous mènera loin, ainsi que bien d'autres. Une partie du Directoire pousse Bonaparte vers l'expédition d'Angleterre, et le fait parader dans nos grands ports ; une autre partie, et entre nous c'est la plus franche, cherche à le lancer dans une expédition plus lointaine. Il n'y a d'accord que sur un point, c'est d'éloigner notre homme et de lui voir promptement les talons. »

Quelque temps après son mariage, en février 1798, Desgenettes rencontre le général Bonaparte et peu de jours après est invité à dîner. Voici, d'ailleurs, le récit qu'il nous donne de cette entrevue décisive pour sa carrière :

Au bout de huit jours, je reçus une invitation pour dîner chez le Général Bonaparte qui demeurait alors rue Chantereine, dans une toute petite, mais élégante maison, bâtie pour M^{lle} Dervieux,

de l'Opéra, et appartenant naguère à Talma. M. Yvan me présenta à M^{me} Bonaparte qui terminait la partie la plus brillante de sa toilette, sa coiffure en cheveux d'après un camée antique. Le Général en Chef, en frac noir et qui venait de l'Institut, aux séances duquel il était fort assidu, arriva à 6 h. 30. Je me promenais seul dans son petit jardin, quand le Général vint à moi, me tendit gracieusement la main et me dit : « Pour ce coup-ci vous êtes des nôtres ; je vous ai obtenu, non pas sans peine, et fait nommer Médecin en chef de l'armée d'Angleterre qui couvre aujourd'hui toute la France. »

(Au dîner) « M^{me} Bonaparte avait à sa droite M. de Talleyrand, alors Ministre des relations extérieures, et à sa gauche le Général de division Desaix. Les autres convives étaient Victor Arnaud, Népomucène Lemer cier, Talma, César Berthier, Louis Bonaparte, Junot et Sulkoski. »

Quelques jours après, Desgenettes recevait sa nomination de médecin de l'armée d'Angleterre et apprenait en outre que les inspecteurs généraux du Conseil de Santé, persistant dans leur hostilité sournoise, avaient fait l'impossible pour empêcher sa nomination. Cela le dispensa de leur rendre visite mais ne les empêcha nullement de le féliciter et de lui recommander leurs protégés.

Le 25 ventôse an VI (15 mars 1798), il recevait l'ordre de se rendre en diligence à Toulon. Il quittera Paris le 2 germinal (22 mars). Il n'y avait pas deux mois qu'il était marié, et il ne sera de retour à Paris que près de quatre ans plus tard, en novembre 1801.

CHAPITRE III

LA GLOIRE

Larrey, nommé chirurgien de l'expédition et se rendant à Toulon, offrit à Desgenettes et à son épouse de profiter de la voiture dont il disposait et ceci avec beaucoup d'obligeance. C'est la première fois que Desgenettes nous parle de Larrey, c'était sans doute leur première rencontre. Nous verrons que, dans la suite, ils ne se quitteront guère, et que leurs rapports ne garderont pas toujours la cordialité du départ de Toulon.

Pour l'instant, le voyage est agréable. Ils vont en voiture jusqu'à Lyon, puis descendent le Rhône sur un bateau-poste jusqu'à Avignon et arrivent à Marseille le 12 germinal (1^{er} avril 1798).

Le 14, Desgenettes reçoit un arrêté de la Commission chargée d'organiser la grande expédition l'autorisant « à requérir les médecins dont il aura besoin dans les lieux où ils pourront se trouver ».

Dès le lendemain, il écrit à l'École de Médecine de Montpellier pour avoir 6 médecins. Il organise des cours pour les médecins à l'Hôpital d'Instruction militaire. Il presse l'équipement des bâtiments destinés à servir d'hôpitaux aux troupes, le *Causse*, la *Bienfaisance* et la *Ville-de-Marseille*. Il procède avec le pharmacien Rassicod à l'examen et à la réception des médicaments.

Cependant, au milieu de ces préparatifs fébriles, le médecin chef à bien du mal à réunir son personnel médical. L'ordonnateur en chef lui ayant demandé le 3 floréal (22 avril) les états et la répartition des officiers de santé, Desgenettes doit avouer dans sa réponse, le 9, que « pas un seul des médecins, déjà trop peu nombreux, qu'elle (la Commission) m'avait désignés, ne s'était rendu à son poste ». Des médecins licenciés

des armées, qu'il avait requis, refusent de s'embarquer sous des prétextes vains, d'autres désignés par l'inspection viennent à Toulon faire « un simple acte de comparution, pour obtenir probablement des frais de route ».

Ce manque d'empressement du corps médical n'est pas seulement explicable, croyons-nous, par son manque de goût pour les risques d'une expédition mystérieuse, mais surtout par les conditions peu enviables du Service de santé aux armées. On se rappelle le tableau misérable qu'en faisait Desgenettes et que nous avons reproduit plus haut : assimilation aux grades de l'armée contestée, subordination des officiers de santé aux ordonnateurs (l'intendance), solde ridicule payée avec des retards considérables, et surtout le licenciement pur et simple à la fin de la campagne. Il faut avouer que ce n'étaient pas là des conditions bien propres à tenter des volontaires et les médecins de l'École de Montpellier qui se disputèrent l'honneur d'en faire partie n'en eurent que plus de mérite.

A Montpellier, l'enthousiasme n'avait, paraît-il, plus de bornes « depuis que l'on avait appris que l'expédition était commandée par Bonaparte » et Desgenettes vit arriver 6 médecins de Montpellier, sujets d'élite dont il n'eut qu'à se louer et dont il devait faire plus tard un vibrant éloge.

*
* *

Le 20 floréal (9 mai), le général Bonaparte arrivait à Toulon à cheval. Dans une berline suivaient M^{me} Bonaparte, Eugène son fils, et Bourrienne. Le 21, le général en chef adressait une proclamation aux troupes et le 30 (19 mai), l'escadre levait l'ancre.

Non sans mal, nous dit Desgenettes : « Ce ne fut pas sans peine que les vaisseaux qui se gênaient réciproquement purent sortir de la rade. Il y eut même une frégate qui échoua et courut des dangers. Enfin, le vaisseau amiral *l'Orient* lui-même vint en dérivant toucher au pied de la montagne des signaux. » (Il fallut plus de deux heures pour le tirer de là.)

La flotte partie de Toulon fut rejointe par un convoi venu de Gênes, portant une division de 8.000 hommes, commandée par le général Baraguai-d'Hilliers. Elle reçut encore un convoi parti d'Ajaccio, commandé par Vaubois, et en vue de Malte, le convoi de Desaix parti de Civita-Vecchia. Cette flotte comprenait au total 400 voiles. Elle transportait un corps expéditionnaire de 33.000 hommes et un équipage de 13.000 marins et canonniers. L'expédition comprenait, en outre, une Commission des Sciences et des Arts comptant 167 savants et artistes.

Bonaparte était avec son état-major sur *l'Orient*, vaisseau amiral, portant le pavillon de l'amiral Brueys, commandant l'escadre. A bord de *l'Orient* se trouvaient également les plus illustres des membres de la Commission des Sciences et des Arts, ainsi que Desgenettes et Larrey.

La traversée eut lieu dans la crainte de la flotte anglaise. Il y eut même une alerte si sérieuse que Bonaparte — toujours préoccupé de la postérité — fit d'urgence faire par Dutertre, un des plus habiles dessinateurs de la Commission des Arts, les portraits des principaux chefs de Service de l'Armée. Ces portraits ainsi qu'une note rédigée par Bonaparte devaient être mis dans une bouteille, laquelle serait jetée à la mer avant que l'on ne fasse sauter le vaisseau. Heureusement c'était une fausse alerte. Plus tard, Bonaparte fit graver ces portraits et Desgenettes, qui avait posé, reçut son exemplaire.

Le 21 prairial (9 juin), juste un mois après le départ de Toulon, la flotte au complet s'établissait devant Malte en ordre de bataille. Le 22, une partie de l'armée débarquait en plusieurs points de l'île, rencontrait peu de résistance, et le 23 la capitulation était signée à bord de *l'Orient*.

Le 24, le général en chef entraît solennellement dans la place. En quelques jours, il organisait cette première conquête. Le 30 prairial, il revenait à bord et l'escadre mettait à la voile le 1^{er} messidor (9 juin).

Le 13 messidor (1^{er} juillet), la flotte était en vue d'Alexandrie. Le débarquement commençait le jour même et la ville était prise dès le lendemain. Aussitôt, Desgenettes prend les mesures propres à sauvegarder l'état sanitaire des

troupes et à enrayer la propagation des maladies contagieuses. Il organise un hôpital sédentaire et obtient du général en chef la création d'un lazaret sur le modèle de celui de Marseille, « le plus vaste, le plus commode et le mieux administré d'Europe ». La direction de ce lazaret d'Alexandrie sera confiée à Blanc, ancien conservateur du lazaret de Marseille.

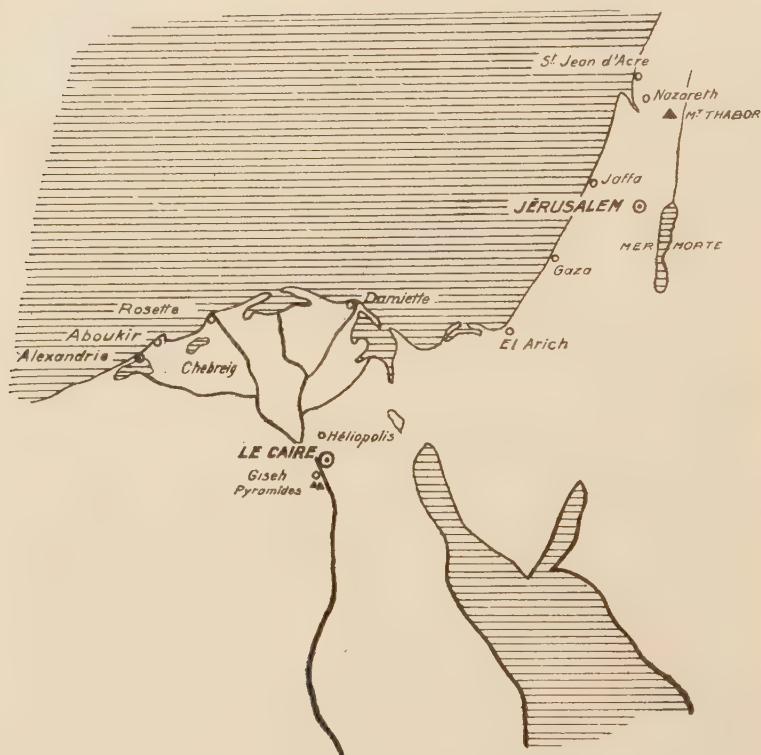
Puis l'armée se dirige sur le Caire. Tandis que le gros de l'armée, avec le général en chef, marche directement à travers le désert, par Damanhour, un corps d'armée sous les ordres du général Dugua suit la côte jusqu'à Rosette. Desgenettes fait partie de ce détachement et organise un hôpital à Rosette. Le corps d'armée s'embarque ensuite sur une flottille qui remonte le Nil et doit rejoindre le gros de l'armée à Ramanieh.

Le premier contact de ces valeureux soldats de l'armée d'Italie avec le désert devait être particulièrement pénible. Complètement ignorants d'une expédition coloniale, ils s'imaginaient trouver à l'étape des vins, de l'eau et de l'ombre et pour s'alléger n'avaient pas hésité à abandonner les biscuits dont ils étaient pourvus. Ils durent souffrir très cruellement de la soif et de la chaleur, et beaucoup furent atteints d'une sorte d'ophtalmie très pénible. Leurs généraux eux-même, partageaient l'erreur des soldats et Desgenettes raconte cette amusante bétise du général Leclerc : celui-ci avait recommandé à ses soldats à l'étape de Beydah, en plein désert, de rechercher soigneusement l'ombrage et la fraîcheur pour eux et leurs chevaux. Le lendemain, atteint d'ophtalmie, il dut se faire conduire les yeux bandés par un soldat, lequel parisien malicieux lui disait parfois : « Baissez la tête mon général, voilà une branche d'arbre. » Cela fut répété si souvent que le général, en réfléchissant qu'ils étaient en plein désert, ne put s'empêcher de se rappeler ce qu'il disait la veille des ombrages de Beydah.

La première rencontre avec les Mameluks eut lieu à Chebreys, le 25 messidor (13 juillet). L'armée devait ensuite souffrir encore huit jours dans le désert, harcelée par les Arabes. La rencontre décisive eut lieu à Embabeh en vue des Pyramides le 3 thermidor (21 juillet). Les deux armées

égyptiennes prirent la fuite, abandonnant le Caire où l'armée fit son entrée triomphale le 7 thermidor.

C'est alors que Bonaparte envoya Desaix dans le Sud, poursuivre Mourad Bey, tandis qu'il se lançait lui-même à la poursuite d'Ibrahim fuyant vers la Syrie. Il l'attaquait



BASSE EGYPT ET SYRIE

à Salanich le 24 thermidor (2 août), puis rentrait ensuite au Caire où l'attendait la sinistre nouvelle du désastre d'Aboukir : la flotte de Brueys détruite au mouillage le 14 thermidor (1^{er} août).

Dès le lendemain de la bataille des Pyramides, Bonaparte ordonne l'organisation, dans un délai de huit jours, de quatre hôpitaux militaires à Ghisch, à Boulak, au vieux Caire et au Caire. Quelques-unes des plus belles maisons des beys

fugitifs, la maison de campagne de Mourad à Gisch, la ferme d'Ibrahim à Karr-el-Aini, sont aménagées pour recevoir les premiers blessés et les fiévreux, presque tous atteints de dysenterie ou d'ophtalmie.

Ces premiers hôpitaux militaires ne reçoivent évidemment pas les indigènes, mais ceux-ci ne tarderont pas à profiter des ressources médicales de l'expédition. Desgenettes songe de suite à préciser la nature et le traitement des maladies les plus fréquentes en Égypte, l'influence du climat sur la santé dans les localités où les troupes s'établissent. Il donne mission à tous les médecins sous ses ordres de se livrer à cette étude et leur indique par une circulaire, le plan d'après lequel ils devront dresser la topographie physique et médicale de l'Égypte. Il leur recommande d'observer aussi les procédés, si rudimentaires soient-ils, de l'empirisme indigène et de donner leurs soins aux Égyptiens. « Les Orientaux, malgré leurs préjugés, ont toujours, dit-il, témoigné aux médecins de l'Europe une grande confiance. C'est ce qui a souvent engagé des voyageurs étrangers à notre art, mais dont l'esprit était cultivé par les sciences, à se servir près d'eux de ce titre comme d'une utile recommandation. Les services que vous leur rendrez seront beaucoup plus marquants : ils vous procureront sûrement en échange les renseignements que nous sommes avides de recueillir ; car il faut croire, pour l'honneur du cœur humain, que les bienfaits excitent quelquefois la reconnaissance. »

On voit combien les principes de Desgenettes sont proches de ceux des entreprises coloniales modernes et de leurs services d'assistance médicale.

Les rapports reçus et publiés par Desgenettes montrent qu'il a été fidèlement et rapidement compris. Cérésolle soumet les observations médicales recueillies au cours d'un voyage du Caire à Siout. Bruant donne les résultats de ses études sur l'ophtalmie et la dysenterie.

Fidèles aux instructions de Desgenettes, ils font tous porter leur enquête et sur les Français et sur les indigènes, auxquels ils ne refusent ni consultations, ni médicaments. D'après Cérésolle, les indigènes de haute Égypte exposent

volontiers leurs maux aux médecins étrangers qui leur inspirent beaucoup de confiance.

Bonaparte ne pouvait trouver dans son effort de colonisation une collaboration médicale plus éclairée et plus intelligente : en donnant leurs soins aux malades, en soulageant les misères des indigènes, les médecins participaient activement à la pacification du pays ; en recueillant leurs observations médicales, ils devaient apporter une précieuse contribution à l'œuvre scientifique que le général en chef avait assignée à l'expédition.

Mais il n'était pas suffisant de soigner les maladies régnantes, il fallait aussi prévenir les épidémies et assurer la défense sanitaire de l'Égypte. Dès l'arrivée, un lazaret a été créé à Alexandrie. Au Caire, Bonaparte créa un comité sanitaire chargé d'appliquer à l'Égypte les règlements en usage dans les ports de la Méditerranée. Peu après sont créés une commission, puis un « bureau de santé et de salubrité », pour les villes du Caire, du vieux Caire et de Boulak. Un lazaret est établi au Caire, deux autres fondés à Rosette et à Damiette, ce qui porte à quatre le nombre de ces établissements dont les employés sont pris parmi d'anciens capitaines de commerce et les gardiens parmi les marins.

Aussitôt constituée, la nouvelle administration sanitaire promulgue et fait appliquer les règlements propres à prévenir la propagation des maladies contagieuses et en particulier de la plus redoutée d'entre elles, la peste : « Défense est faite de continuer à enterrer les morts dans la ville du Caire ; les inhumations ne sont plus permises que dans les cimetières extérieurs. A l'approche de l'hiver, saison la plus favorable au développement de la peste, ordre est donné aux habitants, par voie de proclamations et d'affiches, d'aérer leurs effets, de les exposer au soleil ; des fumigations sont opérées à l'intérieur des maisons ; tout cas suspect doit être déclaré et la déclaration amène la visite d'un médecin français ; des punitions sévères sont édictées contre quiconque, fonctionnaires ou particuliers, dérogera aux formalités prescrites, dissimulera un cas suspect, s'abstiendra d'une déclaration, négligera une des précautions réglementaires. » (Fr. Ch. Roux.)



BONAPARTE VISITE LES PESTIFÉRÉS DE JAFFA.

(Tableau de Gros, appartenant au Musée du Louvre. (Détail.)
On reconnaît Desgenettes s'efforçant d'arrêter le geste de Bonaparte
qui va toucher le bubon d'un pestiféré (*photo Giraudon*).

Desgenettes et ses collaborateurs s'apprêtent à lutter contre le fléau, en étudient le traitement et répandent des notices où sont indiqués les moyens de se soigner. Une des principales causes d'insalubrité consistant dans la saleté répugnante de la plupart des maisons et des rues, il est enjoint aux habitants de balayer et d'arroser leurs maisons deux fois par jour. Les rues devront être débarrassées des immondices qui les encombrent et ceux-ci portés en dehors de la ville dans un espace déterminé.

Malheureusement, la population indigène qui aurait été la première bénéficiaire de la disparition de la peste ne comprit pas l'utilité de telles mesures dans lesquelles elle ne voulut voir que des tracasseries administratives. Cette incompréhension ne saurait d'ailleurs surprendre quand on songe à l'hostilité avec laquelle les soldats eux-mêmes accueillirent les mesures de prophylaxie prescrites par Desgenettes.

* * *

C'est également pendant cette période d'activité fébrile que Bonaparte décide la création de ce fameux Institut d'Égypte, qui a tant contribué à cette étonnante survivance du prestige de la France en Égypte. L'arrêté est du 3 fructidor an VI (20 août 1798). Cet Institut pour les sciences et pour les arts devait avoir pour objet : 1^o le progrès et la propagation des lumières ; 2^o la recherche, l'étude et la publication des faits naturels, industriels et historiques ; 3^o de donner son avis sur les différentes questions que lui soumettrait le gouvernement.

Une commission de 7 membres désignés par Bonaparte, devait préparer un règlement et désigner à la nomination du général en chef les membres qui devaient composer l'Institut. Ces membres devaient être 48, répartis en quatre sections :

Section de Mathématiques : Bonaparte, Fourier, Costaz, Nouet, Quesnot, Le Père, Girard, Le Roy, Andréossi, Say, Malus, Monge.

Section de Physique : Berthollet, Dolomieu, Conté, Geoffroy

Saint-Hilaire, Descotils, Savigny, Dubois, Desgenettes, Champy, Delille.

Section d'Économie Politique : Caffarelli du Falga, Gloutier, Sucey, Sulkovsky, Tallien, Poussielge.

Section de Littérature et des Arts : Parceval-Grandmaison, Venture de Paradis, Norry, Dutertre, Vivant-Denos, Rigel, Redouté, Don Raphaël de Monachis.

La première séance eut lieu dès le 6 fructidor, Monge fut élu président, Bonaparte vice-président et Fourier, secrétaire perpétuel.

Bonaparte mit à la disposition de l'Institut et de la Commission des Sciences et des Arts les palais de Hassan-Kachef et Cassim-Bey. Il prit une part effective aux travaux de la Société.

L'Institut eut un journal, la *Décade Egyptienne*, publié sous la direction de Tallien. Le premier numéro parut le 10 vendémiaire an VIII (2 octobre 1798), il donnait le compte rendu des séances et publiait les communications les plus variées.

L'œuvre accomplie par cet Institut fut immense et « nous confond aujourd'hui d'étonnement par le nombre, la variété, l'étendue et la profondeur des sujets qu'elle a embrassés » (Triaire). On y trouve une description de l'Égypte, des lieux et des monuments des « multiples conditions qui avaient gouverné son passé, et qui présidaient à son existence actuelle » (Triaire).

C'est pour Bonaparte, très assidu à ses séances, non seulement un instrument de civilisation, mais un moyen de gouvernement. Il donne aux membres de l'Institut de multiples marques de l'intérêt qu'il porte à leurs travaux et à leurs débats. Il pose des questions précises sur des sujets d'utilité publique, sur l'hygiène, la santé, l'habillement et l'armement des troupes ; sur les recherches scientifiques ; sur les mesures propres à accroître l'industrie et la prospérité de la colonie. Il fait nommer des commissions et utilise leurs conclusions pour ses décrets.

Desgenettes prend une part très active aux travaux de l'Institut et à la rédaction de la *Décade*. Il fait partie de

plusieurs commissions et publie les rapports qu'il reçoit des officiers de santé, chargés de relever la topographie médicale de l'Égypte. Il lit des notes dues à divers collaborateurs sur les maladies épidémiques. Il fait imprimer des opuscules en français et en arabe sur le traitement de la peste et de la petite vérole.

Quand Bonaparte songe à créer, au Caire, un hôpital civil pour les indigènes, une commission est nommée dont font partie, avec Desgenettes et Larrey, les académiciens Monge, Berthollet et Caffarelli. Desgenettes visite le seul hospice indigène existant, le Moristan, et lit à l'Institut son rapport sur l'état lamentable de cet établissement (Fr. Ch. Roux). Vingt-cinq lits de bois, cinquante de pierre, vingt-sept malades seulement, laissés sans soins, et à peine nourris ; une quinzaine de fous ou folles, enchaînés dans des loges individuelles, et, parmi ces aliénés, une jeune fille séquestrée sous prétexte de démente, qu'il a fait délivrer. Malgré l'abandon du Moristan, Desgenettes en juge cependant l'utilisation possible après remise en état. Il la conseille à Bonaparte pour tenir compte des préjugés du peuple qui préférera cette fondation musulmane à un autre établissement. Dans un autre rapport, Desgenettes donne le plan d'organisation d'un hospice civil de 300 à 400 malades « pour les pauvres du Caire et des caravanes ». Il propose d'annexer à cet hôpital une école de médecine, de chirurgie et de pharmacie, dont il esquisse les méthodes d'enseignement. Puis il demande « qu'une sorte d'école primaire prépare la jeunesse du pays à recevoir, dans la langue française, les éléments des sciences et des arts ». Il termine ainsi le rapport sur ce projet grandiose soumis à Bonaparte : « Un établissement de ce genre ouvrira dans l'Égypte une source de perfectionnement et de prospérité, et les bénédictions du pauvre, expression de sa reconnaissance, se mêleront aux trophées que vous élève la gloire. »

Bonaparte dut se passer des bénédictions du pauvre... et le généreux projet rester dans les cartons de l'Institut, faute de ressources suffisantes pour sa réalisation.

Autour des palais de l'Institut, de la Commission des Sciences et des Arts, s'élevèrent des ateliers de mécanique,

l'Hôtel de la Monnaie, l'École de Botanique et l'Imprimerie où furent publiés la *Décade* et le *Courrier d'Égypte*.

Ces palais ainsi que leurs jardins devinrent le centre de ralliement des Français savants et officiels. C'était une sorte de club littéraire et scientifique où, après les travaux sérieux et les discussions officielles de l'Institut, on s'attardait à commenter les rares nouvelles de France et les petits scandales du corps expéditionnaire. Il semble que les guerriers, moins absorbés que les savants, tout à leurs travaux, aient rapidement éprouvé la nostalgie du continent et aient ouvertement déploré l'absence presque complète de représentants du beau sexe. Depuis l'arrivée au Caire, en juillet 1798, jusqu'au départ pour l'expédition de Syrie en février 1799, la nostalgie régna bien souvent chez ces soldats désœuvrés auxquels les sujets de pessimisme ne manquaient pas.

On commenta d'abord la perte de l'escadre à Aboukir, la faute impardonnable de Brueys, l'armée coupée de la France et condamnée à se maintenir en Afrique.

Un peu plus tard, c'est la révolte du Caire qui éclate brusquement le 30 vendémiaire (21 octobre). Les insurgés attaquent le palais d'Hassan-Kachef, où se barricadent les savants de l'Institut. Sous le commandement de Monge et de Berthollet ils organisent la résistance et, pendant deux jours, tiennent l'émeute en respect, jusqu'à ce que Bonaparte vienne les libérer. L'hôpital est même attaqué, et deux jeunes chirurgiens, en voulant arrêter les indigènes, sont massacrés.

Sur les « potins » de l'expédition pendant son séjour au Caire Desgenettes s'étend assez longuement dans ses mémoires : commentaires sur la perte de l'escadre, nostalgie qui gagne les divers éléments de l'armée, duel de Junot et Lanusse, amours du général en chef et de la belle Pauline Fourés. Il y eut, nous dit Desgenettes, « de la candeur et de l'abandon dans cette passion ». L'armée n'appelait plus Pauline que Cléopâtre. Au cours d'une visite, le général en chef gêné par la chaleur excessive avait disposé son bel habit brodé sur un canapé. Une chienne prête à mettre bas déposa sur l'un des pans un petit chien griffon qui reçut dans l'armée le nom de « Césarion ».

Desgenettes nous conte ses démêlés avec le général en chef à l'occasion d'un prétendu certificat de complaisance. Un certain colonel G..., feignant adroitement un rhumatisme très douloureux, avait obtenu du chirurgien en chef un certificat, d'invalidité pour rentrer en France et Desgenettes avait contresigné de confiance le certificat. A la vue de ce certificat, le général en chef, au courant des désirs du colonel, fit mettre à l'ordre de l'armée la proclamation suivante (9 décembre 1798) :

Au Caire, le 18 Frimaire an VII.

*Bonaparte, Général en Chef, au Général de division Berthier,
chef de l'Etat-Major Général.*

Vous voudrez bien, citoyen Général, faire connaître au médecin et chirurgien en chef que je suis mécontent de la facilité avec laquelle ils donnent des certificats pour retourner en Europe à des individus que la lâcheté, l'inconstance et le peu d'amour de leur devoir, portent à quitter l'armée avant que la Campagne soit finie.

Spécifiez-leur bien qu'ils ne doivent donner des certificats qu'à des individus qui ne pourraient guérir qu'en Europe, ce qui dans un pays aussi sain que l'Egypte doit être borné à un très petit nombre de maladies.

Ce n'est pas, Citoyen Général, que mon intention soit de garder à l'armée des hommes qui ne seraient pas sensibles à l'honneur d'être nos compagnons d'armes. Qu'ils partent, je faciliterai leur départ ; mais je ne veux pas qu'ils masquent par des maladies feintes le motif réel de ne pas partager nos fatigues et nos périls ; nous risquerions qu'ils partageassent notre gloire.

Signé : BONAPARTE.

Dès qu'il a connaissance de cet ordre du jour, Desgenettes se rend près du chef de l'État-Major général, et malgré sa mauvaise humeur très prononcée, se présente au général en chef. Il lui déclare être prêt à discuter et à défendre tous les certificats qu'il a délivrés, moins celui relatif au colonel G... qu'il avoue avoir signé de confiance d'après M. le chirurgien en chef.

Le général en chef semble calmé par une telle franchise, et la discussion s'engage sur la définition de l'invalidité absolue (perte d'un membre ou d'un sens) et de l'invalidité

relative (faculté de servir dans certaines armes seulement). Bonaparte prétend prouver que ces définitions n'ont pas le sens commun tandis que Desgenettes les prétend très sensées, et voici les répliques rapportées par Desgenettes.

« *Le Général* : C'est ce que je nie formellement et vais vous prouver... Cafarelli a une jambe de moins et se trouve classé dans l'invalidité absolue, dites oui ou non.

« *R. D. G.* — Je ne dirai ni l'un ni l'autre, car je pense que c'est avec sa tête que le général Cafarelli commande l'armée du Génie.

« Le général en chef changeant tout à coup de physionomie et souriant : « Je ne m'attendais pas à votre réponse, « aussi est-ce une chose des plus heureuses par lesquelles je « vous ai vu vous tirer d'un mauvais pas. » L'humeur du général disparut et j'en reçus des remerciements de son entourage, nommément de Bourrienne qui me dit que la journée avait commencé sous des auspices très sévères. »

Desgenettes raconte également l'aventure de ce chirurgien de la Marine accusé injustement d'avoir abandonné son service à l'hôpital et qui fut sur le point de subir le châtiment décrit dans cet ordre du jour dicté par Bonaparte à Bourrienne : «... Le citoyen B., chirurgien à Alexandrie, qui a été assez lâche pour refuser de donner des secours à des blessés qui avaient eu contact avec des malades atteints de maladies contagieuses, est indigne de la qualité de citoyen français. Il sera habillé en femme, promené sur un âne dans les rues d'Alexandrie avec un écriteau sur le dos portant : « *Indigne d'être citoyen français, il craint de mourir...* » L'erreur fut heureusement reconnue, mais l'ordre du jour subsista.

« Voici maintenant, ajoute Desgenettes, le côté plaisant de cette affaire très sérieuse. M^{me} T., que j'appelais la Minerve Asiatique, femme de 27 ans, née à Chandernagor, ayant quelque beauté, une taille admirable et de grands traits un peu masculins, fut fort offensée du jupon imposé à B., comme signe de lâcheté, et déclara qu'elle était prête à se battre avec le général Bonaparte, si cela lui était agréable, et qu'elle lui ferait voir le pistolet à la main que toutes les

femmes n'avaient pas peur, même de lui. » L'affaire ne tourna pas du tout au tragique, et quelques jours après, le général en chef, ayant rencontré dans une fête l'intrépide Minerve, la traita avec beaucoup d'égards.

*
* *

Pendant ces derniers mois de l'année 1798, le général en chef mène activement les préparatifs de l'expédition de Syrie qui doit lui permettre de défaire les armées égyptiennes qui ont fui dans le désert. Peut-être a-t-il des desseins plus ambitieux ? Et l'on a discuté à perte de vue sur les motifs de cette expédition. Bonaparte, hanté par la gloire d'Alexandre le Grand, voulait-il gagner les Indes ? Voulait-il s'assurer une retraite vers l'Europe, maintenant que la Méditerranée lui était interdite par la flotte anglaise ? Peut-être espérait-il, comme le dit Desgenettes, rendre à ses troupes la santé, grâce à l'air pur du désert, et les débarrasser de la peste qui avait commencé à faire ses premiers ravages.

Le premier cas de peste avait été signalé bien avant le départ pour la Syrie, à Damiette, le 19 vendémiaire (10 octobre), les soldats de la 32^e demi-brigade l'avaient amenée avec eux à Mansourah et les premiers cas apparurent à Alexandrie en décembre. La maladie revêtait alors des formes cliniques très variées, laissant planer l'incertitude sur le diagnostic exact et la transmissibilité de l'affection. Rapidement l'épidémie prenait une allure inquiétante et dès le 15 nivôse (4 janvier 1799), le général en chef demandait à l'ordonnateur des lazarets de se concerter avec le médecin en chef sur les mesures les plus aptes à protéger les troupes de la contagion. Les mesures préconisées par Desgenettes étaient très judicieuses et constituaient vraiment toute la prophylaxie possible pour l'époque, alors que l'on ignorait absolument le rôle primordial du rat et de ses parasites dans la propagation du fléau.

Ces mesures consistaient en : l'éloignement des troupes des foyers signalés, l'isolement des malades, la mise en observation des suspects. Desgenettes avait également insisté dès le début sur la nécessité de brûler les effets des pesti-

férés. Cette mesure étant combattue par les ordonnateurs épouvantés par la dépense, Bonaparte leur répondit avec emphase : « Je suis venu ici pour fixer l'attention et reporter les intérêts de l'Europe sur le centre de l'ancien monde, et non pour entasser des richesses. »

De telles mesures auraient été certainement efficaces si elles avaient été scrupuleusement observées. Malheureusement, il était trop difficile de vaincre l'imprudence et la négligence des troupes, qui ne comprenaient pas du tout la nécessité de ces mesures draconiennes, utilisaient les vêtements de leurs camarades décédés et tenaient à conserver le butin pris aux Turcs. C'est ainsi que, malgré l'air pur du désert, l'état sanitaire de l'armée ne fut pas amélioré, les soldats emportant avec eux le fléau et trouvant en Syrie de nouvelles sources de contamination.

L'expédition comprenant 13.000 hommes part le 22 pluviôse (10 février 1799). Le 28 elle est devant El-Arich qui capitule le 2 ventôse (20 février). Dans la place elle retrouvait malheureusement le fléau qu'elle voulait fuir : les pestiférés de la garnison turque couchés sur de mauvaises nattes dans des réduits infects. Malgré l'incinération des effets contaminés, la désinfection des salles et des murs, de nombreux blessés français, restés sous la garde du chirurgien Valette, devaient être contaminés et succomber.

Les troupes repartent le 4 ventôse (22 février), souffrent de la faim et de la soif dans le désert, s'emparent de Gaza et arrivent le 13 ventôse (3 mars) devant Jaffa qui résiste furieusement jusqu'au 17 (7 mars). La peste régnait alors à Jaffa et ce fut en quelques jours une terrible épidémie semant la terreur dans l'armée, Il y eut quelques formes foudroyantes, tuant en quelques heures. Le général Grezieux, terrifié, ne voulant pas sortir de sa maison, fut cependant atteint et mourut quelques jours plus tard. Les histoires les plus terrifiantes et souvent les plus invraisemblables circulaient dans l'armée dont le moral semblait déjà fort atteint.

Se rendant compte de la gravité du fléau et de ses répercussions désastreuses sur le moral de l'armée, Desgenettes met aussitôt tout en œuvre « pour rassurer des hommes qui,

quoique habitués à braver journellement la mort dans les combats, ne l'attendent pas d'ordinaire dans leur lit avec plus d'indifférence que les autres ».

En parfait accord avec le commandement très inquiet, on multiplie les mesures de protection : les troupes seront cantonnées au grand air, en dehors de la ville, les objets contaminés seront brûlés, et même certaines baraques. Malgré toutes ces mesures, d'ailleurs excellentes, le fléau devait être plus meurtrier que l'assaut de Jaffa qui avait cependant coûté une centaine d'hommes.

Pour rassurer les malades et empêcher l'affolement des soldats, Desgenettes conseille de ne jamais prononcer le mot de peste qui, à lui seul inspire, la terreur. Larrey n'est pas de cet avis et prétend que les soldats qui affrontent si courageusement la mort peuvent connaître la gravité du fléau et observeront plus volontiers les précautions prescrites. C'est finalement l'avis de Desgenettes qui prévaut et il est décidé qu'il ne sera jamais question de la peste dans les rapports et que l'on ne parlera que d'une fièvre à bubons. Voici d'ailleurs comment Desgenettes justifie cette mesure dans son « Histoire médicale de l'armée d'Orient » :

Comme les accidents se multipliaient devant Jaffa et enlevaient les malades du cinquième au sixième jour, et souvent plus rapidement, je ne pus méconnoître le danger de notre position. Cependant, comme j'espérois beaucoup du progrès de la belle saison dans laquelle nous entrions, de la diversion des marches, des meilleurs campements, de l'abondance et de la qualité des vivres, et que je n'étois pas du tout convaincu de la communication très facile de la maladie, sur la quelle on se livrait à toutes les exagérations de la frayeur, je pris un parti. Sachant combien le prestige des dénominations influe souvent vicieusement sur les têtes humaines, je me refusai à jamais prononcer le nom de *peste*. Je crus devoir dans cette circonstance traiter l'armée entière comme un malade qu'il est presque toujours inutile et toujours fort dangereux d'éclairer sur sa maladie quand elle est très critique. Je communiquai cette détermination au chef de l'état-major général qui, indépendamment de l'attachement particulier dont il m'honorait, me sembla devoir être par sa place le dépositaire des motifs politiques qui dirigeoient ma conduite

C'est à ce moment, toujours pour rassurer l'armée, qu'eut lieu la fameuse visite de l'hôpital de Jaffa par le général en chef, qui mieux que quiconque savait la puissance sur le moral des troupes, des proclamations retentissantes et des gestes spectaculaires. Cette visite aux pestiférés de Jaffa, popularisée par le tableau de Gros que l'on peut voir au Louvre, eut lieu le 21 ventôse (11 mars). Voici le récit que nous en a laissé Desgenettes :

Le Général parcourut les deux hôpitaux, parla à presque tous les militaires, et s'occupa plus d'une heure et demie de tous les détails d'une bonne et prompte organisation ; se trouvant dans une chambre étroite et très encombrée, il aida à soulever le cadavre hideux d'un soldat, dont les habits en lambeaux étaient souillés par l'ouverture d'un bubon abcédé. Après avoir essayé, sans affectation, de reconduire le général en chef vers la porte, je lui fis entendre qu'un plus long séjour devenoit beaucoup plus qu'inutile. Cette conduite n'a pas empêché que l'on ait souvent murmuré dans l'armée sur ce que je ne m'étois pas opposé formellement à la visite si prolongée du général en chef ; ceux-là le connoissent bien peu qui croient qu'il est des moyens faciles pour changer ses résolutions ou l'intimider par quelques dangers.

Sur le tableau de Gros, on voit Bonaparte touchant le bubon d'un pestiféré, qui lève le bras pour laisser mieux voir les bubons de son aisselle. Bonaparte porte le costume somptueux de général du Directoire, bicorne à plume rouge, habit bleu à parements brodés d'or, culotte jaune, large écharpe rouge et or. L'officier qui est représenté derrière lui, portant un mouchoir à son nez, dans une attitude peu courageuse, serait le maréchal Bessières. On reconnaît également Desgenettes s'efforçant d'arrêter le geste de Bonaparte.

Cette visite spectaculaire et le mépris du danger affiché par le général en chef rendit un peu de courage aux troupes, mais ce devait être pour peu de temps, car l'épidémie faisait de nouveaux ravages. Dès l'arrivée devant Saint-Jean-d'Acre le 28 ventôse (18 mars), Desgenettes reconnaît chez les soldats malades la même fièvre qu'à Jaffa et sans se décourager fait mettre à l'ordre du jour de nouvelles recommandations. Il insiste surtout pour « rejeter avec soupçon les vêtements et le linge des Turks parce que ceux qui les

ont portés sont malpropres et souvent malades sans prendre aucun soin raisonné de leur santé ». Tandis que commence le siège désespérant de Saint-Jean-d'Acre, le médecin chef reçoit de ses officiers de santé les rapports les plus alarmants sur la progression du fléau : rapports du médecin Auriol et du chirurgien Saint-Ours à Jaffa, de Bruant et Dewevre à Gaza qui succomberont victimes de leur dévouement. Desgenettes rappelle avec émotion leurs qualités remarquables, leur abnégation et rend à leur mémoire cet hommage qui vaut bien d'être cité : « Excellents jeunes gens, puisse l'hommage que ma plume rend à votre mémoire, offrir quelques consolations à vos proches et à vos amis ou, si l'importance et la célébrité des événements auxquels cet écrit est lié peuvent le soustraire à l'oubli de la postérité, puisse-t-elle s'occuper de vos noms avec attendrissement. »

*
* *

C'est devant Saint-Jean-d'Acre que Desgenettes fit cette tentative follement audacieuse de s'inoculer la peste. On sait le retentissement considérable de ce geste qui devait faire beaucoup plus pour la gloire de Desgenettes que tous les services qu'il devait rendre à l'armée, au cours de sa longue carrière. On a discuté à perte de vue sur la réalité et la portée de ce geste : y a-t-il eu inoculation véritable ou simulacre d'inoculation ? Avant de peser les témoignages plus ou moins bienveillants des témoins ou des contemporains, il convient de laisser Desgenettes lui-même raconter cet événement :

Ce fut pour rassurer les imaginations et le courage ébranlé de l'armée, qu'au milieu de l'hôpital je trempai une lancette dans le pus d'un bubon, appartenant à un convalescent de la maladie au premier degré, et que je fis une légère piqûre dans l'aîne et au voisinage de l'aisselle, sans prendre d'autres précautions que celle de me laver avec de l'eau et du savon qui me furent offerts. J'eus pendant plus de trois semaines deux petits points d'inflammation correspondants aux deux piqûres et ils étoient encore très sensibles lorsqu'au retour d'Acre je me baignai en présence d'une partie de l'armée dans la baie de Césarée. Cette expérience incomplète, et sur laquelle je me suis vu obligé de donner quel-

ques détails à cause du bruit qu'elle a fait, prouve peu de chose pour l'art ; elle n'infirme point la transmission de la contagion, démontrée par mille exemples ; elle fait seulement voir que les conditions nécessaires pour qu'elle ait lieu ne sont pas bien déterminées. Je crois avoir couru plus de danger avec un but d'utilité moins grand, lorsqu'invité par le quartier-maître de la soixante-quinzième demi-brigade, une heure avant sa mort, à boire dans son verre une portion de son breuvage, je n'hésitai pas à lui donner cet encouragement. Ce fait qui se passa devant un grand nombre de témoins, fit notamment reculer d'horreur le citoyen Durand, payeur de la cavalerie, qui se trouvoit dans la tente du malade.

On voit que Desgenettes semble réduire l'importance donnée à ce geste et qu'en particulier, il ne lui reconnaît aucune valeur scientifique. Il précise honnêtement qu'il s'agissait d'un « convalescent de la maladie au premier degré », donc d'une forme très bénigne et il dira même dans ses mémoires avoir rencontré plus tard ce soldat qui avait parfaitement guéri.

Nous ne pensons donc pas qu'à l'occasion de ce geste, très simple à ses yeux, Desgenettes ait cherché à se faire valoir aux yeux de l'armée comme certains l'en ont accusé. En réalité, s'il y eut exagération, elle fut le fait des soldats eux-mêmes, très impressionnés par ce geste qui leur semblait téméraire et surtout de Berthier, chef d'état-major de l'armée, qui, dans le style pompeux de l'époque, rend hommage à ce geste héroïque. C'est ainsi que l'on peut lire dans le bulletin décadaire de la République Française (1^{re} décade de brumaire an VIII) ces phrases (citées par le Dr Bonnette) :

Le citoyen Desgenettes, médecin en chef de l'armée, a déployé un courage et un caractère qui lui donnent des droits à la reconnaissance nationale.

Le citoyen Desgenettes se transporte dans les hôpitaux, visite tous les malades, incise les bubons, les panse, déclare et soutient qu'il n'y a pas de peste, mais une fièvre maligne avec bubons. Il monte à la brèche de son état et il pousse le courage jusqu'à se faire deux incisions et à s'inoculer au-dessus du téton et à l'aîne la suppuration d'un bubon. Il ne prend pas la maladie, mais il calme le moral du soldat qui aspire à la guérison et sauve ainsi de nombreux malades.

C'est bien ainsi, croyons-nous, qu'il faut comprendre le geste de Desgenettes : un geste un peu spectaculaire, sans portée scientifique, destiné uniquement à réconforter des soldats affolés par l'épidémie. Même ainsi, il suppose de la part de Desgenettes beaucoup d'à-propos puisqu'il a réconforté le moral des troupes et un beau courage car, à l'époque on ignorait tout de l'agent pathogène de la peste et de ses agents de transmission. C'était un mal mystérieux, même pour les médecins et l'on ne pouvait prévoir les conséquences de l'inoculation d'un pus même de convalescent.

C'est donc bien un acte de courage, qu'ont apprécié très justement les soldats de l'armée d'Égypte et ce sont eux par leurs récits reconnaissants qui ont assuré la gloire de Desgenettes. Ils ne s'étaient même pas demandé s'il y avait eu vraie ou fausse inoculation, ce furent plus tard des collègues plus ou moins envieux et des académiciens sceptiques qui placèrent la question sur un plan plus ou moins scientifique.

*
* *

Au bout de soixante jours de siège, Saint-Jean-d'Acre résiste toujours et le général en chef doit se résigner à lever le siège et à rentrer en Égypte. La retraite de Syrie va commencer, retraite déprimante, sans route, souvent sans eau, avec une troupe démoralisée, ayant l'épidémie à ses trousses. Retraite vraiment navrante pour que Larrey ait pu la comparer à la retraite de Russie.

Le départ des troupes a lieu le 1^{er} prairial (20 mai), à 9 heures du soir, pour ne pas attirer l'attention des assiégés. Les jours précédents, l'évacuation des malades et des blessés a commencé : l'hôpital du Mont-Carmel, l'ambulance du camp ont été évacués presque complètement. Mais il ne semble pas possible d'évacuer *tous* les malades et blessés. Il y en a de très graves, il y a des moribonds qui ne peuvent être transportés que couchés et les moyens de transport sont notoirement insuffisants. C'est alors que se pose l'angoissant problème du sort des intransportables : sont-ils tombés aux mains cruelles des Turcs ? Leur agonie a-t-elle été écourtée par l'opium administré sur l'ordre de Bonaparte ? C'est

un problème ardu et passionnant que M. Forgue s'est attaché récemment à résoudre de la façon la plus objective, après avoir étudié les nombreux travaux, mémoires et rapports consacrés à l'expédition d'Égypte et dépouillé les liasses manuscrites réunies par le médecin-inspecteur général Dujardin-Beaumetz, pendant qu'il occupait la direction du Service de Santé au Ministère de la Guerre.

C'est un événement d'une importance exceptionnelle par les commentaires qu'il a soulevés.

« C'est, dit le Prof. Forgue, dans la vie de Desgenettes, le sommet où se sont élevées la noblesse de son caractère et la dignité de son attitude. C'est dans la vie de Napoléon un des griefs, amplifiés, dont ses ennemis se sont le plus âprement servis pour créer la légende de sa dureté d'âme. »

C'est le 29 floréal (18 mai), deux jours avant la levée du siège, qu'a lieu la fameuse entrevue avec Bonaparte et la voici racontée « dans sa simplicité tragique » par Desgenettes, dans la note complémentaire de son rapport au Conseil de Santé des armées :

Le Général Bonaparte m'avait fait appeler, ce jour-là, de grand matin, dans sa tente, où il était seul avec son chef d'état-major. Après un court préambule sur notre situation sanitaire il me dit : « A votre place, je terminerais à la fois les souffrances de nos pestiférés et je ferais cesser les dangers dont ils nous menacent, en leur donnant de l'opium ». Je répondis simplement : *Mon devoir à moi, c'est de conserver.* Alors, le Général développa sa pensée avec le plus grand calme, en disant qu'il conseillait, pour les autres, ce qu'en pareil cas il demanderait pour lui-même. Il me pria d'observer aussi qu'il était, avant qui que ce fût, chargé de la conservation de l'armée, et, par conséquent, d'empêcher nos malades délaissés de tomber vivants sous le cimetière des Turcs. « Je ne cherche pas, continua-t-il, à vaincre vos répugnances, mais je crois que je trouverai des personnes qui apprécieront mieux mes intentions. »

Le Général Berthier resta muet pendant cet entretien, mais il me témoigna, un instant après, qu'il approuvait mon refus.

Ce ne fut, au reste, qu'à notre retour à Jaffa et *nulle part ailleurs*, que je puisse attester, que l'on donna à des pestiférés, au nombre de vingt-cinq à trente, une forte dose de laudanum. Quelques-uns le rejetèrent par le vomissement, furent soulagés, guérirent et racontèrent tout ce qui s'était passé.

Voici donc une preuve de plus — la plus célèbre — de l'indépendance de Desgenettes, de sa haute conscience médicale, de son respect de la vie humaine. C'était une réponse digne et fière, mais ce n'était pas la solution de l'angoissant problème qui se posait devant Saint-Jean-d'Acre. Y eut-il quelques moribonds abandonnés aux mains des Turcs ? Reçurent-ils de l'opium ? Desgenettes et Larrey ne le disent pas. Bourrienne parle de trois pestiférés abandonnés et horriblement suppliciés par les Turcs. Forgeue pense qu'il ne restait que quelques moribonds qui achevèrent leur agonie sans que le poison ait eu à l'accélérer.

La retraite a commencé dans le silence et dans la nuit, le soir du 20 mai. Elle est bien misérable cette armée avec ses éclopés, ses fiévreux et ses hommes valides désabusés et obsédés par cette « fièvre à bubon », ce mal qui répand la terreur. Le lendemain soir 21 mai, elle arrive à Tantourah, première étape sur la route de Jaffa, dans un désordre indescriptible : l'artillerie de siège est détruite, les canons jetés à la mer, ainsi que les bombes pour libérer les caissons destinés au transport des blessés. Il y a là 800 grands blessés ou pestiférés, les évacués de l'ambulance du camp de Saint-Jean-d'Acre et de l'hôpital du Mont-Carmel.

Ils auraient, d'après M. Forgeue, presque tous été évacués : les plus gravement atteints embarqués sur des caravelles turques qui se trouvaient dans le port, les autres suivant l'armée vers Jaffa. C'est à Tantourah que le général en chef, impressionné par le spectacle de tant de misères, le nombre des malades, le désordre du convoi, dicte le fameux ordre de suprême égalité : tout le monde à pied. Tous les chevaux serviront au transport des blessés et malades et lui-même donne l'exemple et marche.

L'armée arrive à Jaffa, le 25 mai, ayant parcouru 23 lieues en quatre jours d'une marche épuisante. L'hôpital est plein de malades : il y a déjà 170 fiévreux, il en arrive 250 de l'hôpital du Mont-Carmel et de nouveaux convois arrivent de Saint-Jean-d'Acre par terre et de Tantourah par mer. Bientôt, Bonaparte organise avec l'ordonnateur en chef Daure l'évacuation : 500 seront embarqués sur sept petits bâtiments mis à la disposition de l'armée par le contre-

amiral Gantheaume ; les autres (1.500) iront par terre escortés par un bataillon de la 69^e demi-brigade.

Restait encore à l'hôpital un groupe de pestiférés dont l'état semblait désespéré. Bonaparte leur rend visite le 29 mai, c'est sa seconde visite, et cette fois Desgenettes n'y assiste pas. « Bonaparte se borna à traverser rapidement les salles, anxieux et ému. »

C'est pour ces « inévacuables » que s'est posée la question si passionnément controversée d'une fin adoucie et accélérée. M. Forgeue, qui s'est efforcé de préciser le nombre de ces inévacuables, a confronté les références les plus autorisées et a trouvé des chiffres fort différents.

Celui de l'Anglais Wilson est manifestement excessif. D'après lui, « 580 malades auraient été empoisonnés à Jaffa par ordre formel de Bonaparte ». Le nombre des inévacuables serait de 87 pour Chaptal, 60 selon de Norvins, 50 selon l'histoire scientifique et militaire de l'expédition, une trentaine pour Desgenettes, 20 d'après Bertrand et 7 ou 8 pour Napoléon (d'après O. Meara).

Forgeue retient le chiffre indiqué par Desgenettes comme le plus vraisemblable.

Qu'aurait-on pu faire de ces 30 malheureux dont l'état était désespéré ? Il était impossible de les évacuer en brancards, nécessitant une équipe de 8 hommes par brancard. L'escadre anglaise était encore trop loin pour tenter de les confier à la loyauté de Sir Sidney Smith. Il eût été aussi inhumain de les abandonner aux tortures des Turcs. Le narcotique destiné à apaiser et abrégé leurs souffrances semblait donc la solution sinon la plus morale, du moins la plus humaine et leur permettait d'échapper à la vengeance des Turcs. Forgeue rappelle l'actualité de ces situations tragiques qu'ont rencontrées les armées européennes dans leurs expéditions coloniales, au Tonkin ou au Maroc par exemple, et pense que lorsqu'on ne peut espérer de quartier d'un ennemi barbare, mieux vaut la mort que la torture.

A Jaffa, on aurait laissé pour protéger l'agonie de ces malheureux une arrière-garde de 500 cavaliers, qui, en rejoignant l'armée, auraient annoncé que tous les malades avaient expiré avant leur départ.



DESGENETTES S'INOCULANT LA PESTE. (Gravure par *La Fille*.)

De tous les témoignages et récits discordants, intéressés ou courtisans, Forge se rallie au récit de Desgenettes, chef du service médical de l'expédition, dont la fière réponse à Saint-Jean-d'Acre n'a jamais été contestée, même par Napoléon, et dont la valeur morale et l'indépendance garantissent la sincérité.

Ce sont ces lignes qui ne pouvaient, a dit Desgenettes, paraître avant 1820 et que l'on trouve dans la 2^e édition de *l'Histoire Médicale de l'armée d'Orient* : « Ce fut à notre retour à Jaffa, et nulle part ailleurs, que je puisse attester, que l'on donna à des pestiférés, au nombre de vingt-cinq à trente, une forte dose de laudanum ; quelques-uns le rejetèrent par le vomissement, furent soulagés, guérirent et racontèrent ce qui s'était passé. »

Le P^r Forge se s'est encore demandé comment l'opium fut administré aux pestiférés. Il pense que l'on mit à portée de ces rudes soldats qui ne craignaient pas la mort une potion narcotique qu'ils prirent avec résignation. Celui qui l'a distribuée, après le refus de Desgenettes, fut sans doute le pharmacien chef Royer, homme peu recommandable, qui aurait commis diverses indécadences et aurait d'ailleurs, pour se venger, répandu l'histoire en en dénaturant les conditions et les raisons.

* * *

Après Jaffa, la retraite continue par Gaza, El Arich, Salanieh. En arrière-garde, Kléber protège les interminables convois de blessés et de malades. La traversée du désert est extrêmement pénible, les soldats endurent les pires souffrances dans la terreur de la contagion. Participant aux fatigues et aux souffrances de la troupe, marche une femme de cœur, M^{me} Verdier, dont Desgenettes vante l'immense charité et le courage. Elle s'exposa à toutes les fatigues les plus pénibles, donna son cheval pour permettre à des piétons de traverser un torrent, donna son eau, ses provisions, son linge pour les malades ou les blessés. « Un jour, écrit Desgenettes, elle entendit dans le désert les cris de désespoir d'un soldat aveugle et abandonné ; elle court

à lui : « Attache-toi, lui dit-elle, à la queue de mon cheval
« et ne le quitte plus, il est doux comme moi, il ne te fera
« aucun mal, viens pauvre misérable, j'aurai soin de toi. »
Lui, qui ne pouvait voir sa bienfaitrice s'écriait souvent :
« Est-ce un ange qui me conduit, qui me nourrit ? » Et elle
avec une touchante simplicité embellie par ses grâces : « Eh
« non ! C'est M^{me} Verdier... une Italienne... la femme du
« Général. »

Le 20 prairial (8 juin), l'armée est à Salanieh et les mesures
sanitaires de protection deviennent plus sévères. Le général
en chef décide que les hommes atteints de la fièvre à bubons
« seront soumis à une quarantaine qui sera déterminée
par les conservateurs de santé ». Les suspects resteront
à Salanieh et à Belbeis. Le 25 prairial, à El Menair, à trois
lieues du Caire, revue générale d'habillements, ordre de
brûler les effets suspects, les officiers de santé doivent
examiner tout le monde, du général en chef au simple trou-
pier. Les suspects resteront en quarantaine dans le faubourg
de la Koubeh.

Puis, le 27 prairial (15 juin), c'est l'entrée triomphale au
Caire, par Bab el Nasr, la porte de la Victoire, avec le céré-
monial du triomphe destiné à impressionner la population
arabe et lui masquer l'échec de Syrie.

Quelques jours après le retour au Caire, l'Institut d'Egypte,
ayant recueilli les rescapés de Syrie, reprend le cours de
ses séances. A la première séance, le 2 thermidor (29 juin),
les esprits sont encore échauffés par les fatigues et les décon-
venues de la récente campagne et une violente altercation
éclate entre Bonaparte et Desgenettes.

Bonaparte, encore impressionné par la démoralisation
de ses troupes causée par la peste et la pénible évacuation
des pestiférés, propose de nommer une commission destinée
à recueillir les faits concernant cette maladie, observés
au cours de la campagne. Il manifeste même son désir de
voir la commission conclure à la non-transmissibilité de la
maladie pour reconforter le moral de l'armée et la préserver
du découragement. Desgenettes, à qui Berthollet propose
de faire partie de la commission, refuse séchement. Les
circonstances n'étant plus les mêmes il pense qu'il est temps

d'appeler la maladie par son nom pour éviter plus sûrement la contagion. Le général en chef, irrité, décoche des sarcasmes contre les médecins et la médecine qui serait la science des assassins. Desgenettes, qui ne manque jamais d'à-propos, demande ce que l'art des conquérants peut avoir à envier à celui des médecins ; puis emporté par la colère, et malgré les conseils de modération de Monge et de Geoffroy Saint-Hilaire, effrayés de la tournure que prennent les choses, il fait des allusions transparentes à certaine action criminelle, à laquelle il s'est refusé, au danger d'en prendre à son aise avec les principes de la morale. L'assistance est de plus en plus houleuse, le Président est pressé de clore la séance, mais Desgenettes demande à nouveau la parole. Ce n'est pas pour s'excuser, mais tenant tête au général tout-puissant il lui reproche « d'être ici autre chose que membre de l'Institut », de « vouloir être le chef partout ». Il déclare ne rien rétracter de ses propos et s'enorgueillit d'avoir « dit avec chaleur des choses qui retentiraient loin » de la salle de l'Institut. Puis prenant, comme c'était la mode, un exemple dans l'antiquité, il termine ainsi : « Je ne crains aucun ressentiment et je puis dire ce que Philippe dit à un autre homme comme vous, à Alexandre : Mon existence, à laquelle on a pu voir que je ne tenais pas beaucoup, ne peut être désormais compromise, et je me réfugie dans la reconnaissance de l'armée. »

Telle fut l'orageuse séance de l'Institut d'Egypte où Desgenettes donna avec éclat la démonstration de son indépendance. Cette altercation avec le futur Empereur ne devait pas l'empêcher par la suite de faire une brillante carrière et d'être comblé d'honneurs. « Le premier Consul, écrira Desgenettes, ne parut pas s'en souvenir et de grands témoignages de confiance ont prouvé que l'Empereur l'avait oublié. » Peut-être ne l'avait-il pas tellement oublié puisqu'à Sainte-Hélène, il reprochera à Desgenettes d'être « bavard » et ne lui donnera pas les mêmes marques d'intérêt qu'à Larrey et Percy.

*
* *

L'Institut d'Egypte ne devait plus avoir dans la suite de séances aussi mouvementées. On n'y traita plus de questions médicales et quelques semaines plus tard le général en chef et les Académiciens les plus en vue étaient repartis en Europe.

Le 7 thermidor (25 juillet), Bonaparte remporte en Egypte sa dernière victoire en jetant à la mer à Aboukir l'armée turque débarquée par les Anglais. Aussitôt après, il organise secrètement son retour en Europe et le 6 fructidor (23 août), deux frégates escortées de trois petits navires éclaireurs mettent à la voile, espérant déjouer la surveillance anglaise. Avec Bonaparte sont partis Gantheaume, Monge et Berthollet.

Desgenettes est resté au Caire et a les rapports les plus cordiaux avec Kléber, à qui Bonaparte a laissé le commandement en chef. L'un et l'autre avaient vu sans regret partir Bonaparte dont les méthodes autoritaires avaient pu choquer leurs esprits indépendants. Ils ne surent pas pendant plusieurs mois ce qu'il était devenu et le bruit courait dans l'armée qu'il avait été capturé par les Anglais. C'est avec stupéfaction qu'ils apprirent par un journal anglais, «*The Sun*», le coup d'Etat du 18 brumaire. Desgenettes traduisait l'article à Kléber qui, stupéfait et affecté, répétait : « C'est absolument la scène de Cromwell. » L'émotion passée, Desgenettes, résigné et philosophe, dit à Kléber : « Quand on convient que l'on ne peut pas gouverner ni changer le monde, il faut laisser faire à ceux qui croient avoir les moyens nécessaires pour le faire. »

Kléber songe dès maintenant au rapatriement de l'expédition et commence avec Sydney Smith les pourparlers qui aboutissent à la Convention d'El-Arich du 10 nivôse (30 décembre 1799).

Mais son exécution ayant soulevé de multiples difficultés, Kléber est amené à reprendre les armes et c'est la belle victoire d'Héliopolis qui rejette les troupes turques dans le désert le 29 ventôse (20 mars 1800). Il doit ensuite assiéger le Caire révolté et y entre au bout d'un mois, le 21 avril.

Desgenettes resté dans la ville fut en péril et reçut même une légère blessure à la tête.

Les mois qui suivent sont mis à profit pour la réorganisation de l'armée. Les troupes connaissent des conditions de salubrité et de prospérité jusqu'alors inconnues : bien vêtus, nourris convenablement, logés dans des locaux vastes et salubres, recevant régulièrement leur solde, les soldats ne réclament plus leur retour en France. Desgenettes ne rencontre aucune difficulté pour faire adopter les mesures sanitaires qu'il juge nécessaires. Kléber contresigne tout. Peu de temps avant sa mort, il disait à Desgenettes : « On sait dans l'armée combien j'ai pour vous d'amitié..... C'est une lettre de crédit dont il faut vous servir pour faire du bien... Tirez sur moi hardiment, je ferai honneur à mon papier. »

Hélas, Kléber disparaît le 14 juin 1800, frappé par un fanatique, et le commandement passe aux mains de Menou. Bientôt, les Anglais et les Turcs mettent à profit les défaillances du gouvernement et débarquent en mars 1801 une nouvelle armée. Les Turcs sont victorieux à Canope le 20 mars et bientôt commencent les sièges du Caire défendu par Belliard et d'Alexandrie où est Menou. Au Caire, Desgenettes est aux prises avec une nouvelle épidémie de peste. Le fléau subit une recrudescence depuis janvier et a son acmé en mars et avril. Dans une lettre du 4 avril 1801, Desgenettes signale au général en chef que la mortalité atteint chez les habitants 110 par jour, ce qui représente un record depuis leur arrivée en Egypte. En germinal an IX (mars-avril 1801) il y aura 2.937 morts parmi les habitants du Caire. Les officiers de santé paient de leur vie leur dévouement aux malades, tels Casabianca et Cérésolé. Vers la fin du siège, l'épidémie est en régression et, dans une lettre du 15 juin 1801, Desgenettes annonce qu'il ne reste dans les lazarets que 128 malades, presque tous convalescents. Le général Belliard ayant capitulé le 26 juin, Desgenettes s'entend aussitôt avec l'inspecteur général des hôpitaux de l'armée anglaise, Sir Young, pour organiser l'évacuation de ses malades au nombre de 697. Lord Keith met à sa disposition trois vaisseaux-hôpitaux et la plupart des ma-

lades et convalescents sont embarqués les 8, 9 et 10 thermidor. Comme il en reste quelques-uns, Desgenettes obtient un quatrième vaisseau-hôpital qui partira le 7 août. L'évacuation terminée, il s'embarque à Rosette et, après une traversée de six semaines, arrive en vue des côtes de France. Il doit subir au lazaret de Marseille une longue quarantaine et n'en sort que le 9 brumaire (1^{er} novembre 1801).

Ce n'était pas la fin de l'expédition pour toute l'armée et tandis que Desgenettes voguait vers la France, son collègue Larrey était enfermé, avec le détachement de Menou, dans Alexandrie, dont la capitulation n'aura lieu que le 30 août. Larrey ne s'embarquera que le 25 octobre et arrivera à Toulon le 17 novembre.

CHAPITRE IV

LES HONNEURS

En novembre 1801, Desgenettes arrivait à Paris précédé d'une réputation flatteuse : prestige d'une campagne dans l'Orient mystérieux, gloire du médecin qui avait combattu si héroïquement la peste, plus meurtrière que les combats, et qui n'avait pas craint de courir les risques les plus grands pour remonter le moral des troupes. Ainsi, son cousin, le général de Pommereul, lui écrivait : « ... mieux vaut Paris que le Caire. Vous n'aurez pas donné, j'espère, le grand exemple de vous inoculer la peste sans que ce dévouement insigne vous soit compté et sans doute la justice de votre ancien général peut et doit vous en faire trouver la récompense. »

Presque en même temps que lui, revenait à Paris une autre gloire médicale de l'armée d'Orient, le chirurgien Dominique Larrey. Du même âge, ils étaient entrés à peu près en même temps au service des armées de la Révolution. Elevés le même jour au même grade élevé lors du départ de l'expédition d'Orient, ils devaient plus tard être nommés en même temps Inspecteurs généraux, puis Barons de l'Empire. Ils devaient l'un et l'autre assister à Waterloo à la chute de l'Empire et connaître la disgrâce sous la Restauration.

C'étaient, d'après Triaire, deux natures très dissemblables, s'opposant par leurs origines, leur éducation, leurs goûts, leur caractère. Larrey, esprit rude, opiniâtre, entier, dépourvu de l'affinement que donnent l'hérédité et une éducation soignée, manquait d'une culture générale comme celle de Desgenettes. Ce dernier, plus fin, plus habile, avait plus de mobilité et de subtilité dans l'esprit et devait au milieu où il avait passé sa jeunesse l'aisance de manières, la recherche

du langage, l'élégance du style « et même une sorte de cynisme élégant et débraillé, qui caractérisèrent les médecins mondains à la fin du XVIII^e siècle ». (Triaire.)

Dans son livre sur « *Napoléon et Larrey* », Triaire, qui manque parfois d'indulgence pour Desgenettes, reconnaît à Larrey, à défaut des dons séduisants d'un esprit très affiné, un caractère plus droit et solidement trempé, une moralité plus haute, une conscience plus rigide, un désintéressement plus pur. Jugement assez inattendu : on pouvait croire qu'en s'inoculant la peste, en tenant tête à Bonaparte devant Saint-Jean-d'Acre et en pleine séance de l'Institut d'Egypte, Desgenettes avait donné les plus sûres preuves de la droiture de son caractère, de l'élévation de sa moralité, de la rigidité de sa conscience et de la pureté de son désintéressement.

Le Pr Forgue en appelle également du jugement de Triaire sur ces deux hommes. A part l'affaire des mutilés soit-disant volontaires de Lutzen, Larrey n'a jamais montré à l'égard de Napoléon l'indépendance de pensée et de parole, la fermeté d'attitude qui apparaissent dans les répliques de Desgenettes à Saint-Jean-d'Acre et à l'Institut d'Egypte. Desgenettes est précisément l'un des rares hommes qui aient osé tenir tête à Bonaparte devant qui restaient muets les plus intrépides. On ne peut guère citer avec lui que Lannes, Kléber et Percy qui aient manifesté quelque indépendance.

Il serait, d'ailleurs, vain de vouloir opposer ces deux illustres médecins, gloires du service de santé aux armées de la Révolution et de l'Empire. Mieux vaut, comme le Pr Forgue, les rapprocher dans une même admiration : « Il n'est en Europe aucun corps du service de santé qui puisse présenter deux hommes réalisant avec une égale hauteur d'âme, l'un comme chirurgien de bataille, l'autre comme hygiéniste et clinicien, toutes les vertus du médecin militaire, l'esprit d'organisation, le dévouement, l'amour du soldat, le courage. »

Dès avant son retour en France, le Directoire avait témoigné son estime à Desgenettes en le nommant, le 5 septembre 1799, professeur adjoint à la chaire de physique et d'hygiène de l'Ecole de Santé, chaire occupée par Hallé. Il est vrai que le directeur de l'école n'était autre que le propre beau-frère de Desgenettes, Thouret, et qu'il avait peut-être contribué à faire reconnaître son mérite.

De retour à Paris, Desgenettes doit se trouver fort aise, après une campagne de trois ans, de retrouver sa famille et de jouir de la paix signée à Amiens par le Premier Consul. Il se met aussitôt au travail et dès 1802 paraît son « *Histoire Médicale de l'Armée d'Orient* ». Il l'a dédiée au Premier Consul qui, du moins l'espère-t-il, aura oublié leur altercation de l'Institut du Caire.

Il reprend son service au Val-de-Grâce où règne, paraît-il, un grand désordre. Il reçoit la mission de rétablir l'ordre et est nommé le 24 novembre 1803 à la direction en chef de tous les services. « A ce titre tous les officiers de santé qui s'y trouvent employés sont sous ses ordres, et il est seul chargé d'administrer en chef le service curatif. » (Lettre du Directeur de l'Administration de la Guerre au Commissaire ordonnateur de la première division militaire.)

Dans une autre lettre, nous pouvons voir combien ces hautes fonctions étaient rétribuées : « Je vous prévien, Citoyen, que le Gouvernement par sa décision du 26 vendémiaire dernier a arrêté que vous jouiriez pendant le cours de l'an XII d'un traitement de six mille francs. » (Lettre du Directeur de l'Administration de la Guerre, Dejean, du 12 brumaire an XII.) (Collection Tournouër.)

Peu après, Desgenettes est nommé Inspecteur général du service de santé, avec Heurteloup, Percy, Larrey, Coste et Parmentier (15 décembre 1803). Il reçoit la Croix de la Légion d'Honneur le 19 décembre, puis est fait Officier le 16 mai 1804. Le voici donc arrivé à la plus haute situation que puisse atteindre un médecin militaire.

Il ne peut exercer bien longtemps ces hautes fonctions à Paris, car la paix d'Amiens se montrera précaire et les

aventures et campagnes lointaines l'entraîneront bientôt aux quatre coins de l'Europe.

En juillet 1805, il est chargé, en sa qualité de professeur d'hygiène, d'aller étudier en Espagne une épidémie de fièvre jaune. Il part le 26 juillet avec son collègue Duméril. Le 15 août, ils sont à Madrid et le 27 septembre à Cadix. Il apprend par son beau-frère, Thouret, qu'il est bruit à Paris d'une guerre prochaine. Il continue son voyage d'études par Malaga, Alicante, Barcelone et rentre en France fin novembre. Il termine son voyage par une tournée d'inspection à Montpellier, Lyon, Dijon et est à Paris à la fin de décembre 1805. Pendant ce temps, l'Empereur triomphait à Austerlitz, entraît à Vienne et signait la paix à Presbourg le 26 décembre 1805. Desgenettes n'a donc pas participé à la glorieuse campagne d'Autriche de 1805. Il est appelé à la grande armée le 3 avril 1806 et va participer à la campagne de Prusse de 1806-1807.

Il part avec le quartier général en septembre 1806 et rejoint l'armée cantonnée en Franconie. La campagne commence avec la rapidité habituelle : le 14 octobre, c'est l'écrasement de l'armée prussienne à Iéna et le 27 octobre, l'entrée de l'Empereur à Berlin.

Desgenettes passe avec l'armée l'hiver en Prusse, où nous pouvons suivre ses déplacements et ses préoccupations grâce à toute une série de lettres de la collection de M. Tournouër.

L'une est particulièrement touchante, celle de Desgenettes s'adressant le 15 juin 1807 au Gouverneur de Paris ¹ :

GÉNÉRAL,

A cinq cents lieues de ma famille, au poste du devoir et de la confiance, le plus grand des malheurs vient m'accabler ; j'ai perdu mon fils.

Conservez à l'enfant qui me reste votre bonne assistance et votre protection.

Qu'une destinée plus heureuse veille sur tout ce qui vous est cher !

J'ai l'honneur de vous saluer avec un tendre et respectueux attachement.

R. DES GENETTES.

(1) Voir le fac-simile page 10.

Après la bataille d'Eylau (8 février 1807), le quartier général s'installe à Finkenstein en mars. Dans une lettre du 29 mai 1807, l'Intendant général Daru lui annonce l'intention de l'Empereur qu'il soit formé à Dantzig quatre hôpitaux de 500 malades chacun et le prie de contribuer, en ce qui le concerne, à la formation de deux établissements et d'y envoyer le nombre de médecins nécessaires. Après la bataille de Friedland le 14 juin, il est invité par une lettre de Daru du 17 juin à rejoindre le quartier général à Königsberg. Par une autre lettre du 25, il apprend la formation de grands hôpitaux à Elbing, Marienbourg, Marienwerder et Dantzig. Le 12 août 1807, il est à Berlin et reçoit de Daru une lettre l'invitant à envoyer des officiers de santé à Magdebourg pour assurer le service parce que « les chirurgiens allemands n'y sont nullement propres et que les malades en souffrent ». D'autres lettres lui sont adressées à Berlin en octobre 1807 et même fin avril 1808, c'est-à-dire longtemps après la fin des hostilités en Prusse Orientale, puisque le Traité de Tilsitt a été signé en juillet 1807.

Pendant les années 1808 et 1809, nous perdons la trace de Desgenettes. Une lettre du 25 septembre 1808 l'invite à se rendre en Espagne pour y prendre la direction du service médical de l'armée. Murat y était déjà ainsi, que Larrey, depuis mars. L'empereur y restera de novembre 1807 à janvier 1808.

L'année suivante, après les victoires d'Essling et de Wagram, un décret impérial du 15 août 1809 nommera Desgenettes baron en même temps que Larrey, Percy et Heurteloup.

Pendant les années 1810 et 1811, Desgenettes restera le plus souvent à Paris, entre ses tournées d'inspection. Il doit goûter — car elles sont rares — les années pacifiques de l'Empire. Ce sont pour Napoléon les années triomphales : il domine l'Europe, il épouse le 1^{er} avril une archiduchesse et le fils tant désiré, le Roi de Rome, naît le 20 mars 1811.

Desgenettes habite alors, 8, rue de Tournon. Il a un fils, Adolphe, le 8 octobre 1810. Il avait déjà une fille, Laure, née le 13 juillet 1806.

En 1812, il faut repartir, une campagne formidable se prépare. La Grande Armée est en marche vers le Niémen. Elle est forte de 320.000 hommes. Desgenettes est chargé d'organiser avec Larrey de nombreux hôpitaux d'évacuation. Il passe à Magdebourg le 31 mars 1812. Il est à Berlin du 2 au 30 avril. Il gagne ensuite Posen, passe à Thorn le 2 juin, est à Wilna le 11 juillet. C'est alors la marche interminable et le vain espoir d'une rencontre décisive avec les Russes.

Desgenettes est avec l'armée à Moscou le 15 septembre. C'est dans cette ville qu'il aurait demandé à l'Empereur qui voulait transformer en caserne un hospice d'enfants trouvés : « Voulez-vous donc imiter Hérode et renouveler le massacre des Innocents ? »

Puis, c'est la tragique retraite : le départ de Moscou le 19 octobre, Smolensk le 14 novembre, la Bérésina et Wilna le 9 décembre. C'est là que Desgenettes fut fait prisonnier par les Cosaques. Voici comment Larrey raconte cet événement : « Nous nous séparâmes la même nuit de notre départ chez M. le comte Daru dans la persuasion, sans doute réciproque, que nous nous reverrions en route le lendemain. Il est probable qu'à l'instant du départ M. Desgenettes ne se sentit pas les forces physiques nécessaires pour se remettre en route à pied, et il prit le sage parti de rester chez les professeurs de l'Université qui ont pris soin de lui. » Larrey prétend encore avoir fait de multiples démarches auprès de Beauharnais et de Berthier pour que Napoléon réclame à l'Empereur Alexandre sa libération. Desgenettes fut effectivement libéré et put rejoindre Magdebourg en mars 1813. Il ne sut aucun gré à Larrey de ses prétendues démarches, considérant que sa renommée auprès des Russes pouvait suffire à expliquer sa libération.

Il avait écrit à l'Empereur Alexandre : « Les soins que j'ai prodigués aux soldats que le sort des armes a fait prisonniers de la France me donnent quelques droits à la bienveillance » ; et avait reçu cette réponse : « Sachez que vous avez des droits, non seulement à la bienveillance, mais encore à la reconnaissance de toutes les nations. »

M^{me} la baronne Desgenettes avait su l'heureuse nouvelle par la lettre suivante (collection Tournoïer) :

Frankfort, le 1^{er} mars 1813.

MADAME LA BARONNE.

Je m'empresse de vous annoncer avec un très grand plaisir, que je viens d'apprendre, par une lettre datée de Vilna, le 2 février, que M. le Baron Des Genettes, avait obtenu de S. M. l'Empereur Alexandre, la liberté de rentrer. Cette lettre m'a été communiquée par un officier de l'administration qui a été renvoyé sous le titre de négociant Prussien et est parti de Vilna le même jour.

Je désire, Madame, que vous soyez déjà instruite de cette bonne nouvelle, dont je me réjouis infiniment par le respect et l'attachement que j'ai pour M. le Baron.

J'ai cru, Madame, ne pas devoir tarder un instant à vous écrire ; quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous.

Je suis, avec mes sentiments très respectueux, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

MOUSSANG,

Médecin principal de l'armée.

A Magdebourg, Desgenettes obtient un congé et gagne Paris. Il y reste fort peu de temps, car dès le 15 mai il a repris à Dresde ses fonctions de médecin en chef. Après la bataille de Dresde des 26 et 27 août, il a bien du mal à conserver dans les hôpitaux un coin pour ses malades. Son collègue Larrey, surchargé de blessés, semble fort envahissant, si l'on en juge par cette lettre de Desgenettes (citée par Gazel) :

Dresde, le 30 août 1813.

A M. l'Ordonnateur en chef Marchand

M. le Baron Larrey, suivant sa coutume, culbute l'ordre établi dans les hôpitaux et relègue de son autorité privée les fiévreux dans des coins inhabitables. Je vous prie de remédier à cet abus en donnant des ordres aux agents de l'Administration pour que ces changements n'aient lieu que d'après des dispositions prises et arrêtées par vous.

En septembre, la mortalité est considérable à Dresde et Desgenettes est chargé d'une inspection : il y aurait

eu, du 10 au 22, 1.700 morts sur 14.000 hospitalisés. Le 9 octobre, il est nommé médecin en chef de la Garde, mais il ne pourra suivre l'Empereur en France, car à la fin de novembre il est enrhumé à Torgau et subit les rigueurs du siège. Vivres et médicaments viennent à manquer, les malades sont nombreux et Desgenettes qui craint l'écllosion de la peste redouble de prudence. Il est toujours soucieux, comme en Egypte, de sauvegarder le moral de la troupe. Cette lettre de Torgau en témoigne (Collection Tournöier) :

Torgau, le 17 novembre 1813.

MON GÉNÉRAL,

Votre Excellence me fait l'honneur de me demander dans sa lettre du 16 s'il ne conviendrait pas de brûler tous les effets qui ont servi aux hommes reconnus morts de la maladie régnante.

Aucunes circonstances, aucuns faits connus ne démontrent une communication assez facile et assez prompte pour que l'on prononce qu'il y a contagion, ainsi je ne crois pas utile d'adopter la mesure proposée ci-dessus.

Si une fois le mot de contagion circule dans la garnison, il finira par démoraliser les troupes et forcera peut-être à l'établissement des mesures sanitaires les plus rigoureuses.

Je suis avec respect,
mon Général,
de votre Excellence

Le très humble et dévoué serviteur,
Le Baron DES GENETTES.

Dans une autre lettre du 19 novembre, il explique les morts subites signalées comme « arrivées à des hommes précédemment malades et dans le marasme ».

La garnison de Torgau ayant fini par se rendre, Desgenettes est à nouveau fait prisonnier. Il s'occupe de l'évacuation des malades et blessés et correspond en mars 1814 avec la Commission royale des hôpitaux.

Lorsqu'il rentre en France, en mai 1814, Louis XVIII est sur le trône et l'Empereur à l'île d'Elbe. Le gouvernement de la Restauration lui enlève sa place d'Inspecteur général, mais lui laisse son service au Val-de-Grâce et sa chaire à la Faculté.

Au retour de l'Empereur, il reçoit une lettre du Ministre de la Guerre, l'informant que, par décret du 15 avril 1815, il est nommé médecin en chef de la Garde. Il suit l'armée du Nord et assiste au désastre de Waterloo.

Aussi indépendant et aussi peu courtisan qu'il l'a été sous l'Empire, Desgenettes va partager sous la Restauration le sort des officiers fidèles à l'Empereur. Il perd ses places aux armées mais conserve cependant sa chaire à la Faculté et son service au Val-de-Grâce.

CHAPITRE V

LES DÉCEPTIONS

Desgenettes, ayant perdu ses hautes fonctions aux armées, va partager son activité entre son service du Val-de-Grâce et son cours à la Faculté. Il y partage la chaire d'Hygiène avec Hallé et ses cours sont fort appréciés. D'après Peisse, « Ses cours étaient des modèles de clarté et de méthode, et ses leçons riches d'idées neuves et fécondes. Comme orateur, il se distinguait par une familiarité originale et piquante. Dans ses divers discours à la Faculté, dans les discussions journalières de l'Académie de Médecine, il a constamment fait preuve d'une grande sagacité de raisonnement jointe aux charmes d'une élocution facile et animée. Son langage est surtout remarquable par ce sentiment des convenances, ce tact délicat que donnent seules, même à un homme d'esprit, la variété des connaissances et des relations sociales distinguées. »

Au Val-de-Grâce, il a bien du mal à se défendre des empiétements de Broussais dont la personnalité s'affirme avec quelque tapage et l'enseignement, très apprécié des étudiants, bouscule sans aucun scrupule les traditions les mieux établies. On se presse en foule à ses leçons cliniques et l'affluence est telle que Desgenettes se plaint du désordre et du trouble qui en résulte dans les salles de malades, des élèves qui « encomrent bruyamment les salles, fatiguent les malades de leurs questions et de leurs attouchements, les découvrent, les percutent, discutent sur les méthodes de traitement, les approuvent, les blâment et ont converti en salles de l'Hôtel-Dieu un établissement consacré au traitement des militaires et à l'instruction de nos élèves, écartés, confondus et souvent perdus dans cette foule. » Mais le succès de



DESGENETTES, MÉDECIN EN CHEF DU VAL-DE-GRAVE.
Lithographie de Delpech, d'après le tableau d'Horace Vernet.

Broussais était tel que Desgenettes ne pouvait réussir à discipliner l'enthousiasme envahissant des étudiants.

Déçu peut-être dans ses efforts d'organisation du Val de-Grâce, il demande dès 1819 le poste de médecin des Invalides, rendu vacant par le décès de Coste, mais ce n'est que beaucoup plus tard qu'il obtiendra ce poste.

Des documents consultés par M. Tournouër (Bibl. Nat., n° 11.240) nous donnent des renseignements précis sur sa situation matérielle à l'époque. Malgré la disgrâce due à la Restauration, elle ne semble pas désespérée. Voici par exemple les traitements touchés par Desgenettes en 1820 (en francs or, bien entendu) :

Faculté de Médecine	9.744
Département de la Guerre	10.103 70
Pratique privée	238
Légion d'honneur	490
Total	<u>20.572 70</u>

Par l'ordonnance du 10 novembre 1819, il avait été réintégré dans ses fonctions au Conseil de santé. Il faisait partie des membres nommés par le Roi, lors de la création de l'Académie de Médecine le 20 décembre 1820.

Les passions politiques divisaient alors les esprits. Les élèves de la Faculté de Médecine, libéraux, ainsi que de nombreux professeurs nommés sous la Convention ou sous l'Empire, étaient suspects au gouvernement. Une certaine effervescence régnait, encore accrue par la nomination à la tête de l'Université de l'abbé Frayssinous, premier aumônier du Roi, ce qui apparaissait comme une provocation. Le hasard voulut que l'incident attendu par le gouvernement pour sévir survînt après un discours de Desgenettes, qui servit de prétexte à la fermeture de la Faculté.

Lors de la séance de rentrée, le 18 novembre 1822, Desgenettes devait prononcer l'éloge de son prédécesseur à la chaire d'Hygiène, Hallé. L'apparition dans l'amphithéâtre de l'abbé Nicole, recteur de l'Académie de Paris, suivi des

professeurs, déclenchèrent un immense tumulte. Desgenettes eut beaucoup de mal à se faire entendre et, parlant des sentiments religieux de Hallé, il prononça cette phrase dans laquelle le gouvernement crut voir une allusion blessante : « ... et comme il se croyait sans mission pour amener les autres à ses opinions, il se borna à prêcher d'exemple ». Le 21 novembre, une ordonnance prononçait la dissolution de l'Ecole de Médecine. Le 2 février 1823, une ordonnance la réorganisait, mais onze professeurs dont les opinions n'étaient pas au goût du jour étaient mis à la retraite. C'étaient, avec Desgenettes : de Jussieu, Vauquelin, Dubois, Pelletan père, Deyeux, Pinel, Chaussier, Lallement, Le Roux, Moreau.

Desgenettes devait utiliser les loisirs forcés qui suivirent cette mise à la retraite pour mettre de l'ordre dans les nombreuses notes qu'il avait accumulées au jour le jour. Il rédigea un certain nombre de biographies de médecins illustres tels que Frascator, Franklin, Mascagni, Rabelais, Spallanzani et bien d'autres.

Puis survint la révolution de 1830 et les professeurs destitués en 1823 furent réintégrés dans leurs chaires. Voici la lettre qui annonça à Desgenettes cette réintégration (communiquée par le Professeur Languet-Lavastine)

MINISTÈRE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Paris, le 7 octobre 1830.

Université de France

MONSIEUR,

Le Roi, par son ordonnance du 5 du courant, dont vous avez sans doute déjà connaissance, vous rétablit honorablement dans la chaire que vous occupiez en 1822 à la Faculté de Médecine de Paris, et dont vous aviez été éloigné sans examen et sans motif par l'ordonnance du 2 février 1823. C'est une justice qui vous était due, que l'opinion générale réclamait et que sa Majesté s'est empressée de vous rendre aussitôt quelle a pu se faire rendre compte des faits relatifs à l'Ecole dont vous étiez, depuis longtemps, un membre si utile et si justement célèbre.

La même ordonnance, pour prévenir le retour de quelques abus introduits autrefois dans cette Ecole et qui avaient pu

servir de prétexte aux changements violents qu'on lui avait fait subir veut que l'enseignement soit réparti entre tous les professeurs de manière que chacun d'eux soit tenu de faire un cours. C'est le cours de Physique Médicale qui vous échoit dans cette répartition. Je désire savoir si vous vous croyez en état de prendre cet engagement, ou si vous aimez mieux jouir d'un repos honorable et qui vous est si justement acquis par les travaux d'une longue vie.

Veuillez me faire parvenir promptement votre réponse, afin que je puisse prendre en temps utile les mesures auxquelles votre résolution devra donner lieu.

Agréé, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

DUC DE BROGLIE.

La même année, Desgenettes est nommé Maire du X^e arrondissement, puis, en 1832, il obtient enfin le poste longtemps désiré de Médecin des Invalides et entre à l'Institut en qualité de membre correspondant de l'Académie des Sciences.

Il s'achemine lentement vers la vieillesse, comblé d'honneurs et entouré de la considération générale. Sa santé doit être encore très bonne, si l'on en juge par le beau portrait de Horace Vernet, daté de 1828. Desgenettes est alors âgé de 66 ans. Il apparaît très digne, engoncé dans son uniforme d'Inspecteur général dont le haut col entr'ouvert laisse échapper sous le double menton la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Sur le front haut, les rides sont peu marquées. Les cheveux sont blancs quelque peu en désordre. De grands favoris descendent au milieu des joues saillantes. Le visage est gras et la tunique dessine un certain embonpoint. L'expression est sereine, le regard très franc, teinté de malice.

De la considération qui l'entoure, nous pouvons donner quelques exemples, puisés dans la collection de lettres de M. Tournouër : voici des éloges et un rappel attendri du glorieux passé :

« Permettez-moi de vous rappeler les sentiments de respect, de dévouement et d'affection dont j'ai toujours été pénétré à votre égard. Ces sentiments qui charment mon esprit et mon cœur me font souvent penser aux temps héroïques où le nom de Desgenettes, de Percy, de Larrey

brillait auprès de celui de Bernadotte, Moreau, Napoléon. Il me semble que c'était hier ! »

Une demande de recommandation :

« M. le Baron. Si je ne connaissais votre infallible mémoire et la gracieuse obligeance qui en est inséparable, je craindrais de vous paraître indiscret en venant vous demander un service..... »

Des félicitations de son cousin, M. de Pommereul :

« Je pense, mon cher cousin, que la fin tragique de cette Restauration qui avait froissé toutes les illustrations de l'Empire vous aura restitué l'influence que vous aviez acquise par vos immenses services depuis les Pyramides jusqu'à Moscou en y joignant celle que vous donne la présidence du Conseil de Santé. »

Desgenettes ne devait pas jouir très longtemps de sa chaire retrouvée à la Faculté. Deux ans après, en 1834, il était frappé, en pleine leçon, d'une attaque d'apoplexie. Il ne devait jamais se remettre complètement : « Maître de ses idées, dit Pariset, il ne l'était plus de ses mouvements ; il n'avait plus qu'une démarche chancelante et des paroles embarrassées. »

Ayant dû renoncer à l'enseignement, il se consacre à la rédaction de ses mémoires. Il en était prié depuis longtemps par la duchesse d'Abrantès qui lui témoignait beaucoup d'affection, le considérait comme « le meilleur des hommes et le plus éminemment spirituel et le plus amusant » qu'elle eût rencontré. Elle le croyait capable de donner « un aperçu remarquable et tout à fait intéressant » sur Napoléon. Malheureusement, ses mémoires devaient rester inachevés et les deux volumes parus en 1835 et 1836 ne contiennent que des souvenirs de jeunesse et ne donnent pas les aperçus attendus par la duchesse d'Abrantès.

La mort frappait Desgenettes le 2 février 1837. Il était âgé de 74 ans. Il laissait deux enfants : un fils qui se donna la mort peu de temps après « sans avoir rien fait pour soutenir l'honneur de son nom » et une fille qui, depuis 1830, était

baronne de Sourdeval. Sa femme était morte deux ans avant, en 1835.

Son éloge fut prononcé par Bouillaud au nom de la Faculté. C'est Broussais qui prit la parole au nom des officiers de Santé militaires et conclut en ces termes : « Sa mémoire restera toujours honorée de ceux qui seront sensibles à la gloire de nos armes et la médecine militaire française ne comptera jamais de nom plus illustre. »

CONCLUSIONS

Le nom de Desgenettes est resté dans l'histoire. A Lyon, un hôpital militaire porte son nom. Il a sa rue à Paris et à Alençon. Son nom figure, avec ceux des héros de l'Epopée impériale, sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Son centenaire vient d'être célébré avec éclat. Cependant, la postérité n'a gardé de lui que des images bien fragmentaires et en particulier deux « clichés » : Desgenettes s'inoculant la peste, Desgenettes refusant à Bonaparte de hâter avec de l'opium l'agonie des pestiférés de Jaffa. Ces attitudes sont très honorables. Elles témoignent de son courage, de l'indépendance de son caractère, mais ne résument heureusement pas la personnalité de Desgenettes.

Certains ont particulièrement souligné sa grande culture, le charme de sa parole, l'élégance de son style et ont vu en lui les qualités d'un médecin mondain dans le genre du XVIII^e siècle. Desgenettes était évidemment un parfait homme du monde, mais il est permis de supposer qu'en le jugeant indispensable à ses armées Napoléon reconnaissait en lui des qualités autres que celles d'un médecin de salon.

Et Napoléon y tenait, à Desgenettes ! Il l'a emmené dans toutes ses campagnes, l'a nommé aux grades les plus élevés, l'a même rappelé à son retour de l'île d'Elbe et entraîné jusqu'à Waterloo. Alors qu'il était tout-puissant et recherchait des courtisans et des esprits conformistes, il a préféré à bien d'autres Desgenettes qui avait gardé son franc parler et son indépendance de caractère. Il a même feint d'oublier la cinglante réplique de Desgenettes à l'Institut du Caire, au retour de Syrie. Quand Napoléon oubliait les injures faites à Bonaparte, il devait avoir ses raisons !

Si Napoléon a tenu à ce point aux services de Desgenettes, c'est qu'il avait reconnu en lui des qualités exceptionnelles. Il l'avait deviné dès l'armée d'Italie, sous la Convention,

et l'avait vu à l'œuvre en Egypte : il avait apprécié son esprit d'initiative, l'intelligence de sa collaboration ; il avait lu la fameuse circulaire sur la topographie médicale de l'Egypte et n'avait pas manqué d'estimer l'aide que les médecins, en gagnant la confiance des indigènes, apporteraient à ses desseins colonisateurs ; il avait vu avec quelle courageuse abnégation Desgenettes avait lutté contre la peste ; il avait reconnu en lui un collaborateur des plus précieux et un organisateur de grande classe. Cela valait bien la peine qu'il passât sur son mauvais caractère.

C'est en Egypte que Desgenettes a gagné la confiance de Bonaparte, qu'il est entré dans la légende et qu'il a, croyons-nous, accompli son œuvre la plus admirable. C'est là qu'il a donné la mesure de ses talents d'organisateur : il a lutté contre la peste aussi bien qu'il était possible de le faire dans l'ignorance du mode de transmissibilité ; il s'est préoccupé des soins à donner aux indigènes, a prévu le rôle pacificateur du médecin et a créé, avant la lettre, un service d'Assistance indigène.

Si Bonaparte était resté en Egypte, il aurait changé la face du monde, aurait créé une admirable colonie et aurait pu, grâce à Desgenettes, dire, plus de cent ans avant Lyautey, l'avoir pacifiée avec ses médecins.

On a voulu voir dans Desgenettes le modèle des médecins militaires, il faut aussi le considérer comme le grand précurseur des médecins de colonisation.

Vu :
Le Doyen,
TUFFENEAU.

Vu :
Le Président de Thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer
LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE
DE PARIS,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRANTÈS (Duchesse d') : *Mémoires*. Paris, 1835.
- BEAUDOUIN (D^r F.) : *Desgenettes*. Paris, 1908.
- BERTHIER (Général) : *Relations des Campagnes du Général Bonaparte en Egypte et en Syrie*. Paris, an VIII, Didot l'aîné.
- BONNETTE (D^r) : *Biographie du Baron Desgenettes* (Manuscrit exposé en l'Hôtel Libert à Alençon pendant l'exposition du Centenaire).
- BONNETTE (D^r) : Commémoration du Centenaire de la mort de Desgenettes (1762-1837), in *Bulletin de l'Union des Médecins de Réserve*, octobre 1937.
- BROUSSAIS : Eloge de Desgenettes, in *Recueil des Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, 1837.
- COLNAT (Albert) : *Les épidémies et l'Histoire*. Paris, 1937 (Collection Hippocrate).
- DELAUNAY (D^r P.) : *Le monde médical parisien au XVIII^e siècle*. Paris, 1906.
- DESGENETTES : *Histoire médicale de l'Armée d'Orient*. Paris, 1802, 1820, 1835.
- DESGENETTES : *Souvenirs de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e, ou Mémoires de R. D. G.*, 1835, 1836.
- DESGENETTES : Troisième volume des *Mémoires* (Manuscrit). Bibliothèque Nationale, réserve des imprimés, Ln²⁷ 5.928.
- DESGENETTES : Manuscrits. Bibliothèque Nationale, nouv. acq. fr. n^o 20.567 à 20.572.
- D'OCAGNE (Maurice) : La Jeunesse de Desgenettes, médecin des armées impériales, in *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1937.
- FORGUE (P^r Emile) : Les Pestiférés de Saint-Jean-d'Acre et de Jaffa, in *Mercure de France*, 15 décembre 1937.
- GAZEL (D^r Louis) : *Le Baron Desgenettes (1762-1837), Notes biographiques*. Thèse, Paris, 1912.
- GIORDANO : Un Italien chirurgien aux armées de Napoléon : Paolo Assalini, in *Aesculape*, août-septembre 1936.
- JONQUIÈRE (DE LA) : *L'expédition d'Egypte*.
- LARREY : *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'Armée d'Orient en Egypte et en Syrie*. Paris, 1803.
- LAS CASES : *Mémorial de Sainte-Hélène*.

- MARTIN : *Histoire de l'expédition française en Egypte*, 1815.
- MONERY et JANSON : *Le Val-de-Grâce*.
- NICOLE (Paul) : *Valazé, député de l'Orne à la Convention nationale*.
F. Alcan, 1933.
- PARISET : *Histoire des membres de l'Académie de Médecine*. Paris,
1845.
- PEISSE : *Les médecins français contemporains*. Paris, 1827.
- ROUX (François-Charles) : *Bonaparte Gouverneur d'Egypte*. Plon,
1936.
- SICOTIÈRE (DE LA) : Des Genettes, in *Mosaïque de l'Ouest*, 1844.
- TRIAIRE : *Napoléon et Larrey*. Tours, 1902.
- Catalogue de l'exposition *Des Genettes et sa famille* en l'Hôtel
Libert à Alençon, 26 juin-4 juillet 1937.
- Catalogue de l'exposition *Bonaparte en Egypte* au Musée de
l'Orangerie, juillet-octobre 1938.
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	11
CHAPITRE I. — La Douceur de vivre	14
— II. — La Révolution	33
— III. — La Gloire.	50
— IV. — Les Honneurs.	79
— V. — Les Déceptions	88
CONCLUSIONS.	94
BIBLIOGRAPHIE.	96
